

Un curieux témoin valaisan de la Révolution française :

L'abbé Jean-Maurice Clément (1736-1810) vicaire de Val-d'Illiez

(D'après ses lettres au chanoine Anne-Joseph de Rivaz)

Pierre DEVANTHEY

Les Archives cantonales, à Sion, conservent, dans le fonds de Rivaz, un dossier de trois liasses, comprenant au total 64 lettres adressées, de 1791 à 1809, par l'abbé Clément, vicaire de Val-d'Illiez, à son confrère A.-J. de Rivaz¹.

Ces deux ecclésiastiques sont connus à des titres divers. Au moment où débute cette correspondance qui, en réalité, renoue des relations antérieures, l'abbé de Rivaz, alors âgé de 40 ans, vient de rentrer en Valais, après avoir déjà accompli une carrière qui, de vicaire de St-Maurice (1776-1778), l'avait d'abord conduit au barreau de Paris, puis lui avait valu successivement la dignité de vicaire général honoraire de Dijon, l'office de précepteur chez le duc de la Trémoille et enfin le poste de secrétaire de Mgr L. Leclerc Juigné, archevêque de Paris. Désormais, il va demeurer en Valais au service du diocèse : de 1792 à 1795, il est secrétaire épiscopal ; de 1795 à 1796, curé de Saillon ; de 1796 à 1798, curé de Leytron ; de 1798 à 1811, curé de Conthey ; enfin de 1811 à sa mort en 1836, il est chanoine résidant. Dès ses années de jeunesse, il s'est, à l'instar de son père, adonné aux recherches et aux études historiques, y consacrant tous ses loisirs. Il laissera en manuscrits 18 gros volumes in-folio qui lui ont mérité le qualificatif de « père de l'histoire valaisanne »².

On est moins bien informé sur l'abbé Clément, né à Champéry en 1736 et mort à Val-d'Illiez en 1810. Le doyen Bridel le considère comme « un des

¹ Rz, cart. 20, fasc. 3, liasse I, 22 pièces ; liasse II, 37 pièces ; liasse III, 5 pièces.

² Sur la carrière du chanoine de Rivaz, voir J.-E. Tamini, *Chanoine Anne-Joseph de Rivaz, grand sacristain de la Cathédrale (1751-1836)*, dans *Ann. Val.*, 1936, pp. 59-88.

phénomènes les plus curieux » de la vallée³. C. E. Engel, attirée par cette étrange figure de prêtre érudit, a sommairement analysé son importante bibliothèque⁴. L'abbé S. Rey, enfin, en une brève notice⁵, retrace son enfance, sa jeunesse, son ministère, spécialement au rectorat de Champéry, et esquisse les grands traits de son caractère. On le décrit comme un homme « tout d'une pièce »⁶, « aimable et hospitalier »⁷, « énergique et même violent »⁸, parfois, « d'un tempérament un peu pessimiste » qui « dut beaucoup pâtir des luttes et contradictions auxquelles il fut mêlé ». C'est, dit-on, un prêtre « conscient de sa tâche et de ses responsabilités, soucieux du bien des âmes »⁹. Il apparaît enfin comme un érudit curieux des disciplines les plus variées, entretenant des relations avec des savants contemporains : Bourrit, Bonnet, de Saussure. En un mot, pour reprendre le jugement de Bridel, c'est « un homme de l'ancien temps par ses vertus, et du nouveau par ses connaissances dans les sciences naturelles »¹⁰.

Son activité, pendant qu'il correspond avec de Rivaz, se déroule tout entière à Val-d'Illiez, où il est vicaire de 1781 jusqu'à sa mort.

Quelle est l'origine de cette correspondance ? Clément lui-même a soin de nous l'indiquer dès le début de sa première lettre. Le chanoine de Rivaz avait sollicité de l'abbé Barruel, adversaire ardent de la philosophie du XVIII^e siècle et des principes de la Révolution, des renseignements dont il avait besoin, probablement pour ses recherches historiques. Le célèbre jésuite se contente de le renvoyer à notre vicaire Clément. Celui-ci est tout heureux de cette occasion de reprendre contact avec ce « cher confrère » auquel il se hâte de répondre en date du 26 décembre 1791¹¹. Dorénavant, les lettres se suivent à intervalles très irréguliers. Ainsi, entre cette première lettre et la suivante, il se passe 9 mois pleins (il est vrai qu'entre temps, le chanoine est venu rendre visite à son ami) ; par contre, du 25 septembre 1792 à fin 1794, Clément n'écrit pas moins de 39 lettres à de Rivaz (7 en 1792, 23 en 1793 et 9 en 1794), c'est-à-dire presque « à tous les ordinaires » (I, 18-19). A la fin de l'année 1795 (durant laquelle il n'écrit que trois lettres, d'ailleurs fort courtes), brusque interruption jusqu'en avril 1802 ; ce « long silence », au dire de Clément, « ne ressemble pas mal à une brouillerie » (II, 21), dont il faut peut-être chercher la cause à la fois dans les indispositions physiques

³ Ph. Bridel, *Description du val d'Illiez*, dans le *Conservateur suisse*, t. III, 2^e éd., Lausanne, 1855, p. 168.

⁴ Claire-Elisane Engel, *La Bibliothèque de l'abbé Clément de Val d'Illiez*, dans *La Suisse et ses Amis*, Neuchâtel, 1943, pp. 178-192.

⁵ Séraphin Rey, *Notice historique sur le vicaire Clément*, dans *Ann. Val.*, 1934, pp. 312-323.

⁶ *Ibidem*, p. 319.

⁷ Ph. Bridel, *Topographie du Dixain de Monthey*, dans *Essai statistique sur le canton de Vallais*, Zurich, 1820, pp. 197-198.

⁸ Engel, *op. cit.*, p. 179.

⁹ Rey, *op. cit.*, p. 319.

¹⁰ Bridel, *Essai...*, p. 197.

¹¹ Rz, cart. 20, fasc. 3, liasse I, n° 1. Dorénavant, nous donnons seulement la référence (dans le texte et entre parenthèses) au fascicule (I, II, III) et au numéro de la pièce citée.

de Clément qui le gênent fort pour écrire (II, 4, 6, 14) et dans les récriminations réitérées ou les remarques acerbes qu'il adresse au savant chanoine au sujet de livres prêtés ou au sujet de son écriture. Quoi qu'il en soit, les échanges deviennent rares, les lettres s'espacent (3 en 1802, 1 en 1803, 1 en 1804, 2 en 1805, 1 en 1806, 6 en 1807, 2 en 1808 et 5 en 1809).

L'écriture de Clément est très régulière et facilement lisible. Le vicaire le reconnaît en toute simplicité ; il s'en vante même, surtout quand il la compare à celle de son illustre correspondant (II, 27). Les caractères en sont très serrés. Là encore, Clément se plaît à établir une comparaison avec de Rivaz et il constate à plusieurs reprises qu'une de ses pages équivaut bien à deux ou trois du savant chanoine (III, 1...). Et pourtant, ses lettres remplissent en moyenne trois bonnes pages manuscrites (29 lettres sont de trois pages, 14 de 4 pages, une même en compte 8). Quant au style, il est généralement diffus. Est-ce là un défaut habituel chez Clément ou imputable au genre épistolaire où un certain abandon est presque de mise ? Pour trancher la question, il faudrait examiner les manuscrits qu'il a laissés. A en juger uniquement par ce dossier de lettres, il semble bien que ce manque de concision soit le propre de son style. Il l'affirme en tout cas plusieurs fois et se reproche ce qu'il appelle sa « prolixité » (II, 10, 36...).

L'analyse de ces lettres présente un double intérêt. D'une part, si elle nous apporte fort peu de renseignements sur leur destinataire, elle va nous permettre, sinon de compléter notablement le portrait du vicaire de Vald'Illiez, du moins de vérifier les traits déjà esquissés et de leur donner, semble-t-il, un relief plus net, en tout cas pour les vingt dernières années de sa vie, en nous introduisant d'une manière plus intime dans la connaissance de l'homme, du prêtre et de l'érudit. D'autre part, elle fait apparaître, isolé dans un village de montagne, un témoin curieux et attentif des événements contemporains proches ou lointains ; un témoin surtout des désordres amenés par la Révolution, spécialement dans la Savoie voisine, désordres de tous genres auxquels il essayera de porter remède dans les limites de ses possibilités.

I. LE PERSONNAGE

1. L'homme

Le portrait de Jean-Maurice Clément, exécuté en 1782 et conservé au prieuré de Val d'Illiez (planche), le représente à 46 ans, dans la force de l'âge, c'est-à-dire quelque dix années avant que ne débute sa correspondance avec de Rivaz. Sous ce regard direct et clair, sous ces traits réguliers, on devine un tempérament plein de vie et qui, naturellement, a besoin de mouvement physique. On imagine donc assez bien le vicaire marchant d'un bon pas sur les sentiers en pente pour rendre visite aux malades de sa paroisse qui s'étend sur les deux flancs de la vallée, ou s'imposant « une petite promenade de six lieues... pour chercher un manuscrit... à St-Maurice » (II, 20, lettre du 21 décembre 1795), ou même grim pant à 73 ans jusqu'à Morgins, chez le vice-président Darbellay (II, 35). Car, autant par goût naturel que par nécessité, ce fils de la montagne, retiré dans une vallée écartée, est un intrépide marcheur. On sait que, né au pied des Dents du Midi, il en a le premier escaladé une des pointes vers 1788¹². « N'aimant voyager qu'à pied », il fera encore, à plus de septante ans, le projet d'aller voir son ami de Rivaz, alors curé de Conthey (II, 28).

C'est également un travailleur infatigable. Aux charges de son ministère, il ajoute les soucis de l'instruction de la jeunesse (II, 23), et, comme nous le verrons, les fatigues de l'étude. Il ne se ménage donc guère. On comprendra mieux le mérite d'une telle activité, quand on saura dans quelles conditions physiques et morales elle s'est exercée.

« D'un tempérament délicat »¹³, il souffre, dès l'âge de 18 ans, de troubles physiques opiniâtres et généralisés — il les nomme ses « rhumatismes » (II, 32). Ils affectent tour à tour l'estomac, la poitrine, le gosier (au point que la trachée-artère se trouve par moments « comme excoriée » (II, 18 ; voir aussi I, 7, 22...), mais ils semblent particulièrement se complaire dans sa « tête chauve » (II, 6 ; voir aussi I, 22 ; II, 1, 4, 18), surtout à la suite d'une malencontreuse chute faite « à la renverse » du haut d'une muraille de 4 ou 5 pieds, le 20 octobre 1801, et dont son pauvre crâne subit les conséquences (II, 22). Il se plaint, en effet, de douleurs névralgiques qui ne le quittent guère et qui se localisent sur les dents ou plus exactement « sur un reste de mauvaises dents » (II, 14 ; voir aussi I, 7 ; II, 1, 7, 18), mais surtout sur les yeux (II, 12, 31, 32, 33, 37 ; III, 1, 4). On n'en sera pas surpris quand on saura qu'il met ces organes à contribution presque jour et nuit « ayant accoutumé de veiller presque tout l'hiver jusqu'à minuit » (I, 13 ; voir aussi I, 7 ; II, 20, 23) et que ces veilles prolongées se font à la lumière vacillante d'une « chandelle » (II, 23). Au reste si, à 72 ans, il peut encore se flatter de se passer de lunettes pour lire, il n'a pas attendu cet âge pour constater que le malaise de

¹² Engel, *op. cit.*, p. 182.

¹³ J.-E. Tamini et P. Délèze, *Essai d'Histoire de la Vallée d'Illiez*, St-Maurice, 1924, p. 325.

ses yeux va empirant (II, 33). Il en note avec soin les progrès (III, 1). Dès l'âge de 57 ans, il remarque que sa vue se trouble et devient « sensiblement plus courte » (II, 1). Très souvent par la suite, il s'aperçoit que la fatigue se porte habituellement sur les yeux qui le font « souffrir toujours quand il lui faut rester un simple quart d'heure de suite courbé pour écrire » (II, 4, 1, 6). En novembre 1805, « à un jour fixe » qu'il a noté, il constate une recrudescence des troubles visuels, « surtout dans l'œil gauche », avec lequel il voit « environ la moitié moins » (III, 1). Un moment même, il craint sérieusement de devenir aveugle, et, s'il semble s'y résigner en pensant qu'« à 74 ans, il est temps de ressentir quelques atteintes de vieillesse » (II, 37) et qu'« il n'est point étonnant que les fenêtres déclinent avec le reste du bâtiment », il ne peut évidemment se défendre d'en exprimer son profond chagrin (II, 33). Ajoutons que ces douleurs lancinantes, que ne devait guère soulager la science médicale d'alors, le laissent peu de jours en repos (I, 7). Rien de surprenant dès lors s'il se trouve de temps à autre de mauvaise humeur (II, 18), si sa « mémoire devient tous les jours plus ingrate » (II, 12) et s'il tombe parfois « dans une espèce d'apathie pour tout commerce littéraire » (II, 6, 14). Mais, si sa santé n'a pas été brillante en général, elle paraît posséder suffisamment de réserve pour se rétablir assez rapidement après quelque repos ou une période de calme. Quoi qu'il en soit, ce corps débile abrite une âme forte et à aucun instant, malgré ses malaises physiques prolongés et lancinants, il ne songe à « rien retrancher de ses lectures » ou de ses études (II, 1, 18).

Les lettres à de Rivaz sont plus riches de renseignements pour esquisser un portrait moral. Elles ont le double avantage de révéler l'une ou l'autre de ses idées et de confirmer quelques-uns des traits de son caractère, tels que les signale S. Rey¹⁴.

Ses idées d'abord. Elles sont à la fois celles d'un homme pratique, réaliste, objectif et celles d'un intellectuel au courant des événements politiques et de leur retentissement sur la situation sociale. Homme de réflexion et d'observation, ce qui fait de lui, nous y reviendrons un peu plus loin, un homme de science et un esprit fort cultivé, ce n'est nullement un penseur nuageux. Il a le sens très prononcé de l'ordre pour tout ce qui concerne les choses concrètes : maison, appartement, hommes, choses observées, faits les plus divers. En homme d'expérience, il n'ignore pas que, pour résister à une incursion étrangère qui, en décembre 1792, lui paraît imminente (I, 6), les armes spirituelles (confiance en Dieu et recours à la prière), bien que très efficaces, ne sauraient normalement suffire (I, 6, 13). Il faut aussi des moyens et des facteurs humains, et avant tout une cohésion plus grande de toutes les forces du pays. Pour opérer cette union indispensable et, à ce moment, si éloignée de sa réalisation, il préconise, outre une amélioration de la condition sociale du peuple (« suppression ou diminution » des redevances au seigneur... I, 6), un accroissement de l'équipement militaire : que l'on fournisse à la population qui en est dépourvue « quelques pièces de canon... de la poudre et du plomb... et beaucoup de munitions » ; alors elle se battra avec cœur pour la bonne cause, au lieu de soupirer après la venue des Français (I, 6, 13).

¹⁴ Rey, *op. cit.*, pp. 319-320.

En politique, où il ne fait que « mettre... le bout du nez » (I, 6) n'y entendant que très peu, il reste fidèle aux traditions solides des paysans de sa vallée : attachement à l'ancien régime, et plus généralement au régime monarchique (I, 11, 7), et amour profond de la patrie. Aussi, associant le trône à l'autel (I, 10 ; II, 7), il ne peut concevoir un prêtre français démocrate et antiroyaliste et prêchant contre les souverains (I, 4), et s'il intervient dans le domaine des affaires publiques, c'est poussé par l'un ou l'autre de ces deux sentiments. Ainsi, quand, dans sa lettre de décembre 1792, il semble conseiller au Souverain de calmer au plus tôt les esprits de ses sujets en leur concédant quelque faveur ou récompense, il « proteste formellement n'avoir d'autre dessein que l'utilité, le bonheur... et la conservation de notre chère patrie » (I, 6). C'est ce même amour désintéressé qui le fait gémir, en janvier 1793, du « trop peu d'union, d'accord et de bonne harmonie » qui règne « entre les divers membres et ressorts » du pays, en particulier en Valais où, du fait de la longue domination du Haut sur le Bas, il s'est formé des préjugés antagonistes, enracinés « presque comme un caractère indélébile » et dangereux pour sa sécurité (I, 10). Aussi, bien qu'il ne retire souvent de cet intérêt patriotique « que des désagréments, des chagrins et même... des préjudices notables » (I, 6), il donne, le 23 novembre 1792, ce mot d'ordre toujours actuel : « Soyons de bons Suisses, comme dans les siècles passés... mais surtout d'une union parfaite » (I, 5).

D'origine modeste, il a, sur le plan social, les idées et les sentiments de l'homme du peuple, facilement prévenu contre les « grands..., gens distingués du commun » dont il a de plus quelque lieu de se plaindre, ayant parfois prêté à l'un d'entre eux, « docteur et docte », des livres qu'il n'a plus revus... Et il a constaté à ses dépens qu'avec « ces gens-là », il est préférable parfois de se taire, de peur de s'attirer des ennuis (II, 20).

Par ailleurs, il veut que, dans la société, tant civile qu'ecclésiastique, on soit soumis à l'autorité légitime (I, 10 ; III, 4). Ce n'est pas qu'il soit aveugle sur les défauts ou les insuffisances de ses supérieurs, loin de là. Grâce à sa connaissance presque innée des hommes, il se montre critique passionné autant qu'avisé. Il a, par exemple, observé bien des bergers indolents et timides « qui paraissent... prêts à se cacher en voyant venir le loup » (II, 10, lettre de février 1794). Son évêque, J. A. Blatter, il le reconnaît pieux et « plein de bonne volonté », mais il a remarqué combien il est influençable et crédule, et combien peu il connaît les difficultés d'un curé de campagne ; il va même jusqu'à lui reprocher la « singulière administration » de son diocèse (II, 10 ; voir aussi I, 10 ; II, 4, 26, 27). Il a donc une vue claire des êtres et des choses et cependant il reste partisan de l'obéissance aux supérieurs, et « comme une pauvre *Vox clamantis in deserto* », il insiste à temps et à contre-temps sur ce point dans ses prédications (I, 10).

Il désapprouve les pasteurs qui, pour complaire à leurs paroissiens, vont à l'encontre de « la volonté uniforme des deux puissances ecclésiastique et civile » (III, 4 ; lettre du 7 février 1809, au sujet des fêtes supprimées). De même il s'indigne — peut-être avec quelque exagération — contre l'abbé Meilleret, recteur de Champéry, coupable d'avoir, dans son église, alors dépendante de celle de Val-d'Illiez, procédé à un mariage, alors que lui, Clément,

avait été officiellement désigné par son prier. Il demande même que l'évêque lui adresse un blâme solennel (II, 1, 2, 3) ¹⁵.

Il donne d'ailleurs lui-même l'exemple d'une soumission respectueuse et même affectueuse (I, 7, 10 ; II, 5, 7, 9). C'est qu'il se rend compte que c'est là une des conditions d'un ordre social solide.

Caractère très énergique, actif, très résolu, tenace même dans ce qu'il entreprend, il voudrait d'autre part que cette autorité fût plus sévère, plus exigeante. Il a vu le danger que représente, pour l'avenir du pays, le manque de zèle et de fermeté de la part de ses chefs en face du désordre et du relâchement (II, 26, lettre du 1^{er} janvier 1805). Au contact des hommes, il a expérimenté qu'un excès de bonté et de complaisance, surtout chez un supérieur, engendre souvent des abus. Et plus d'une fois il a pu vérifier la véracité du proverbe : « Qui se fait brebis s'expose à la gueule du loup » (II, 2). Il tient donc à l'occasion pour un certain rigorisme dans le gouvernement des hommes, surtout lorsqu'il s'agit de mater l'orgueil de quelques-uns.

Que dire de son caractère ? Rey l'a dessiné dans ses grandes lignes ¹⁶. Je me bornerai à en noter ici deux aspects : sa tendance au pessimisme et sa sensibilité particulièrement délicate dans ses relations amicales.

Son pessimisme, on peut l'observer dans sa façon de juger les événements. Facilement il se fait le contempteur de la société contemporaine. Voyez avec quelle complaisance il relève le manque d'uniformité, la routine, les préjugés, les mauvaises habitudes, les « pratiques peu décentes », les abus de tout genre qui existent « même dans les fonctions du saint ministère ». Il en est si dégoûté et découragé parfois qu'il ne peut qu'en gémir et n'ose même plus espérer de réforme (II, 4). Sa santé débile, les tracasseries auxquelles il est en butte peuvent bien expliquer en partie un tel état d'esprit. Mais il est clair que les événements extérieurs dont il a une « intime connaissance » (I, 5) soit par ses lectures, soit par les nouvelles affligeantes qu'il apprend tous les jours (I, 6), ont dû contribuer à le développer. Car, dès qu'il aborde le chapitre des malheurs du temps, il est intarissable, « je ne puis retenir ma plume » (I, 5), écrit-il en novembre 1792. Il serait intéressant, à ce propos, de relever le nombre de fois que reviennent certains adjectifs comme effrayant, triste, affligeant, sinistre, fâcheux, infortuné. Il est vrai que la Révolution est féconde en maux de toutes sortes, mais comme il s'y arrête avec complaisance : ce sont à peu près les seuls faits qu'il retient.

Bien plus, son imagination, parfois, grossit les événements, les dramatise et il envisage tout de suite le pire. Ainsi, le 3 décembre 1792, il écrit ces lignes assez curieuses de la part d'un prêtre : « Sans croire manquer de confiance en la divine miséricorde, je me crois bien fondé à ne presque plus douter que, dans très peu d'années soit de temps, le culte public de la religion catholique ne soit entièrement banni de l'Europe ; car tout tend à grands pas vers ce but détestable » (I, 6, 7).

¹⁵ Toute cette « affaire » prend au reste, dans cette correspondance, des proportions qui paraissent exagérées.

¹⁶ Rey, *op. cit.*, pp. 319-320.

Si donc son pessimisme apparaît plus particulièrement dans ses réactions devant les événements, sa nature sensible et impressionnable, elle, se manifeste clairement dans ses rapports avec ses semblables. A en juger par le portrait conservé à la cure de Val-d'Illiez, il a dû paraître à certaines gens distant, réservé, voire hautain ; c'est qu'il possède une grande intériorité faite de pensée, de méditation, de contrôle personnel. En réalité, sa sensibilité fait tellement partie intégrante de son personnage qu'elle éclate pour ainsi dire à chaque page de cette correspondance : tantôt humeur chagrine en face des ennuis et des incompréhensions, tantôt prévenance et solide amitié dès qu'un échange est possible. Ame délicate, l'abbé Clément est compatissant pour la misère physique et morale. Volontiers, il aime à rendre service. Il recommande à l'évêque un de ses paroissiens, Jean-Claude Durier, « homme de probité et avantageusement connu de plusieurs de nos Souverains Seigneurs par les services qu'il a rendus au public », et qui désire « amodier de Leurs Excellences... la montagne de Ripaille » à laquelle l'évêque a part (II, 5) ; il s'enquiert du sort du mari et du fils aîné de Marguerite Séverin, ancienne paroissienne du chanoine de Rivaz (III, 2)... Quand il ne pourra guère courir ni voyager, il sera encore heureux de visiter les malades (II, 35)... Nous verrons d'autre part ce qu'il entreprendra pour soulager les infortunes des émigrés, dont il souffre comme des siennes propres (I, 21).

Pourtant, en face d'une contrariété, il se répand facilement en reproches sévères ou en plaintes amères. Une simple impolitesse suffit parfois à provoquer son dépit. Ainsi, il s'indigne de la belle façon de l'incivilité de curés valaisans, à qui il a demandé des renseignements d'ordre statistique et qui, sauf deux, ne lui ont donné aucune réponse (II, 27, lettre de février 1807). D'autres fois, il est attristé par l'ingratitude des hommes : indifférence pour le talent, le mérite, les travaux intellectuels (III, 4 ; voir aussi II, 6, 7) ; désagréments, chagrins, « noires trahisons » même qui sont quelquefois la récompense de ses « bons desseins et services » (I, 6, 1) ; surtout incompréhension et peu de soutien que, après 46 ans de ministère sacerdotal sous cinq évêques, il trouve auprès de son pasteur qui, sur la foi de témoignages mensongers, ira, en 1807, jusqu'à le menacer de lui interdire la prédication (II, 27, 29 ; III, 3).

Son mécontentement éclate plus fort encore quand il se trouve lésé de quelque façon. Qu'on vienne, par exemple, à égarer ou endommager un de ses livres, il ne se contient plus et donne libre cours à sa mauvaise humeur, on devrait dire à sa douleur. A preuve les longs reproches de près de deux pages qu'il adresse à ce sujet à l'abbé de Rivaz, après l'avoir prié de s'armer de patience pour l'entendre, ou encore ce passage, qui fait involontairement penser à Harpagon pleurant son argent : « Je me trouve depuis quelques jours plus de mauvaise humeur que la semaine avant-dernière où je passai presque deux nuits sans fermer les yeux par un violent mal de dents, et cela, *nunc*, par l'égarement d'un excellent ouvrage » (II, 18 ; voir aussi I, 10 ; II, 10, 20)... Même violente réaction quand on s'en prend à ses droits de prêtre. Il fait un véritable drame de cette affaire de mariage de Champéry dont j'ai parlé plus haut. Et quand il en apprend le dénouement, favorable à Meilleret, il se répand en critiques acerbes sur le désordre, les abus de toutes sortes qui existent dans « ce diocèse routinier » (II, 4).

Mais ce qui déclenche avec le plus de véhémence son exaspération, ce

sont les persécutions dont il est l'objet dans l'exercice de son ministère sacerdotal. Ainsi certains « émissaires de Satan », prennent soin de rapporter ses paroles et de noircir sa réputation jusqu'à Thonon (I, 7, lettre de décembre 1792). Le sieur Marclay surtout, curial de Val-d'Illiez et qui plus est son filleul de baptême, le prend sérieusement à partie pendant plus de trois ans (1804-1807) et le poursuit avec un particulier acharnement parce qu'il se sent visé dans les sermons de son pasteur dénonçant « les abus, désordres et scandales les plus connus et notables » de la paroisse. Les rapports calomnieux de cet « orgueilleux chicaneur... de profession » vont si loin que l'évêque faillit — on l'a déjà vu — faire interdire l'accès de la chaire au pauvre vicaire, alors âgé de plus de septante ans (II, 27, 29). En butte à tant d'adversités et de méchancetés, il avoue, en 1807, avoir plusieurs fois songé à abandonner le ministère et son presbytère. Ce qui le retient c'est... sa bibliothèque : où et comment la transporter ? (II, 29.) On le voit, il se console des hommes par les livres.

Heureusement, il a rencontré sur son chemin d'autres âmes, en qui il a trouvé compréhension et sympathie : l'abbé de Rivaz, par exemple. Venu de milieux sociaux bien différents, ces deux hommes se sont rencontrés par en haut si je puis dire, à la façon de deux arbres espacés qui finissent par entrelacer leurs branches extrêmes. Et peu à peu, entre eux se sont noués des liens d'une vraie amitié, fondée sur une estime réciproque (II, 21). L'abbé Clément, en particulier, apprécie le mérite, le talent et les lumières de son ami (II, 34) et fait grand cas « de tout ce qui sort de sa plume savante et féconde » (II, 28). Aussi recourt-il volontiers à son « jugement impartial » pour apprécier la valeur de certains ouvrages (III, 1). Tout naturellement aussi, puisque l'amitié tend au rapprochement, il déplore leur éloignement, plus sensible à l'époque que de nos jours (II, 1). Aussi sa joie déborde-t-elle quand le chanoine lui annonce sa visite ; d'avance il s'en fait une fête (I, 1 ; II, 15 ; III, 4). Ne vit-il pas en rêve, une fois, son cher ami de Rivaz arriver chez lui ? Et si, comme c'est parfois le cas, il est déçu dans son attente, il a soin de lui rappeler sa promesse (II, 15). Pourtant, son amitié est assez sincère pour voir et désirer le vrai bien de son ami. Toujours il renoncera à sa propre satisfaction, si, de leur séparation, il doit résulter un plus grand avantage pour l'autre (II, 1, 17).

Pour suppléer à la rareté de leurs entrevues et soulager ainsi son cœur, il lui écrira (II, 35). De sa part — nous ne connaissons pas les réponses du chanoine — point de basse flatterie dans ces entretiens épistolaires. Ils sont empreints de beaucoup de franchise. Clément ose dire la vérité... et au besoin des vérités : « Entre amis on se dit tout » (I, 21 ; II, 20, 34). Si, habituellement, il met assez de ménagement et même de l'humour pour faire remarquer au « très digne... et très méritant » ami et docteur de Rivaz son écriture peu lisible, encombrée de « ratures, renvois... », pour tout dire « un peu arabe... et aussi changeante que le caméléon... » (I, 21...), il n'en va pas de même quand il veut lui reprocher le peu de soin qu'il prend des livres — des siens en particulier. Il sait alors prendre un ton, ma foi, passablement aigre et mordant (II, 10, 11).

Mais cette franchise, parfois un peu brutale, si elle a ses dangers, n'empêche cependant pas l'union de cœur et d'âme. Il sait renouer les liens un

instant distendus et, pour sa part, il lui avouerait même volontiers, s'il ne craignait de passer pour un flatteur : « Je suis peut-être celui qui vous aime le plus sur notre horizon » (II, 11, lettre de mars 1794). C'est là plus qu'une vaine parole de circonstance ou de civilité. Le vicaire Clément a effectivement prouvé la sincérité de ses sentiments en partageant les soucis et les peines de son confrère (I, 10 ; II, 11, 20, 27), en se réjouissant avec lui de ses succès et de ses joies (II, 6, 11, 12, 20), en s'intéressant à sa famille (II, 26, 31), à sa santé (II, 14, 28), à ses travaux d'esprit (II, 22...) ; en lui offrant ses services et sa collaboration dans la mesure de ses moyens, entre autres par l'envoi de livres ; bref par la préoccupation constante de lui être utile et agréable (*passim*). En un mot, ce fut un ami fidèle et dévoué.

2. Le prêtre

Les lettres nous livrent moins ce que fut le prêtre. Nous avons sans doute déjà eu l'occasion de signaler les tracasseries et les déboires que lui ont valus ses fonctions sacerdotales. D'autre part, le caractère sacré ne supprimant évidemment pas la nature, Clément garde, même sous la soutane, sa façon de juger êtres et choses, de réagir aux événements heureux ou malheureux. Quoi d'étonnant, par exemple, que, défiant de ses forces, de ses mérites et porté plutôt à une vue pessimiste des choses¹⁷, il ait appréhendé les charges du ministère, en particulier les responsabilités d'une cure (II, 26, lettre du 1^{er} janvier 1805, au sujet de la vacance de la cure de Troistorrents) ? N'a-t-il pas, de ce fait, d'autant plus de mérite à avoir bien rempli sa tâche ? Car, dans la mesure où on peut en juger par ses lettres à de Rivaz, Clément fut un bon prêtre, soucieux avant tout des intérêts de Dieu et du bien des âmes. C'est ce que je voudrais montrer.

On ne peut, je pense, prétendre qu'il ait fait de la religion sa seule affaire, mais toujours elle fut sa préoccupation primordiale. Des événements grands ou petits, il ne veut considérer que le retentissement qu'ils ont sur l'Eglise et la religion. La Savoie est-elle sur le point, en novembre 1792, de devenir un nouveau département de la République française, il s'inquiète uniquement de savoir comment cette province pourra échapper au schisme qui la menace, vu le décret de l'Assemblée Nationale instituant un seul évêque par département (I, 5, lettre du 23 novembre 1792 ; I, 7, lettre de décembre 1792 ; I, 12, lettre de février 1793). Les troupes révolutionnaires éprouvent-elles des revers, il y voit la protection du Dieu des armées et le bras tout-puissant du souverain maître qui se déploie (I, 22 ; II, 5).

Cette attention constante et affectueuse, souvent inquiète aussi, qu'il accorde aux choses de Dieu explique la véhémence avec laquelle il signale les abus dans l'administration des sacrements, la célébration de la messe, etc.... (II, 3, 4) et la sévérité de son jugement sur les prêtres réfractaires ou « intrus », l'abbé Claude-Joseph Durier¹⁸, par exemple, qu'il traite d'« apôtre de

¹⁷ *Ibidem*, p. 319.

¹⁸ Clément revient dans sept ou huit lettres sur ce prêtre ressortissant de Vallée et « vicaire de Troistorrents du 22 mai 1789 en octobre 1791 » (Tamini et Déléze,

Satan » (I, 7). C'est ce même amour qui le fait tantôt s'attrister des échecs et du recul de la religion, tantôt applaudir à ses succès. « Rien ne me fait plus de peine, écrit-il en avril 1794, que l'apostasie de tant de malheureux soit ecclésiastiques ou autres » (II, 12) ; il déplore le progrès de la corruption « dans tous les états et conditions » ; il pleure en apprenant à quel triste état en est réduit le séminaire d'Annecy (I, 7, lettre de décembre 1792). Par contre, il entrevoit avec plaisir les heureux résultats, pour la religion, du voyage et du séjour prolongé de Pie VII en France en 1804 (II, 26, lettre du 1^{er} janvier 1805) et se réjouit des progrès de la bonne cause et de la foi dans nos régions aussi bien qu'en pays de mission. En un mot, il communie à la vie de l'Eglise.

Vicaire de paroisse, il n'oublie pas qu'il ne peut se contenter de ce rôle de témoin passif en marge de l'Eglise militante. Conscient de ses responsabilités¹⁹ — « je me crois toujours obligé d'insister *opportune et importune...* en faveur de notre religion » (I, 10) — et convaincu de l'importance et de la nécessité de « dessiller les yeux du peuple » et d'éclairer les intelligences — « il me semble qu'il n'y a jamais eu circonstance qui nous impose un devoir plus strict de parler hardiment..., sans respect humain... que quand on voit le loup à la porte de la bergerie » (I, 9, lettre de janvier 1793) — il sera le pasteur vigilant et actif de son troupeau. Lui, facilement craintif en face des responsabilités, il fait preuve cependant de beaucoup de courage et de zèle dans l'accomplissement de sa tâche. Sa devise empruntée à Cicéron : « *Ne quid falsi audeas, ne quid veri non audeas* » (II, 4)²⁰, il la met en pratique. Malgré le danger, il est prêt, en février 1793, à entreprendre « une démarche téméraire » et périlleuse pour exhorter un confrère savoyard, l'abbé Jacques Favre, curé de Châtel, à fuir pour éviter de devoir prêter le serment (I, 15). Il s'oppose énergiquement et ouvertement à la « funeste » loi du 26 novembre 1804 « qui ouvre la porte au libertinage des maris corrompus »²¹. Il adresse à cet effet,

op. cit., p. 351). On apprend ainsi qu'en juin 1791, l'abbé Durier est incarcéré à Sion (le motif ni la date ne sont mentionnés dans cette correspondance), mais qu'il réussit à s'évader de sa prison grâce à une complicité (II, 1, 3, 10). Dès lors, il semble mener une vie vagabonde et peu orthodoxe. En décembre 1792, — Clément le sait « positivement » — il est curé et... dessert... deux à trois bénéfices d'intrus ; ... il célèbre *au moins* deux messes par jour ; ... il prêche à ses paroissiens que l'affaire du divorce, décrété par la Convention nationale, n'est pas une affaire de dogme... » (I, 7). Au début de 1793, il a changé deux ou trois fois de cure (I, 17). En février 1794, alors qu'il est curé intrus de Chézery, dans le département de l'Ain, il est de nouveau emprisonné, à Nantua cette fois (II, 10). Depuis le 22 février 1807, il est à Val-d'Illiez où « il cherche à se fixer » (III, 3, lettre de septembre 1807). En octobre 1809 enfin, il est « planté » dans le diocèse de Besançon « où on a ajouté une syllabe énergique à son nom, l'appelant „or-Durier“. Il a été dénoncé comme de coutume auprès de son évêque Lecoz (évêque constitutionnel de Besançon, 1802-1815), jadis jureur, qui a cru ou témoigné croire qu'on le calomniait... mais le gouvernement civil de sa paroisse l'a renvoyé et chassé depuis peu ; de sorte qu'il est errant et vagabond... » (II, 36).

Clément ne l'aime guère et l'accuse entre autres de le discréditer jusqu'à Thonon, au point que les révolutionnaires de Savoie l'ont mis, lui Clément, en tête de leur liste noire (I, 7).

¹⁹ Rey, *op. cit.*, pp. 315 et 318.

²⁰ *De Oratore*, II, 15.

²¹ Il fait ainsi allusion vraisemblablement à la « loi qui ordonne aux filles grosses d'en faire la déclaration dans un temps prescrit » et dont voici l'article 1^{er} : « Une fille grosse, dont la conduite est d'ailleurs irréprochable, est croyable pour la première fois, lorsqu'elle déclare, sous son serment et dans les douleurs de l'enfantement, pour père de

« par les mains » de l'évêque, une supplique remarquée au Souverain. Bien plus, dans une lettre du 7 juin 1809, il affirme avoir été le premier, cette année-là, à protester par écrit contre cette loi, dans deux pages de sa statistique du val d'Illiez (II, 34) et « dans plusieurs écrits particuliers qui sont même parvenus entre les mains des autorités supérieures » (II, 35). Il fait circuler parmi ses paroissiens — en regrettant de ne pouvoir les répandre dans tout le pays — des brochures « sur les matières du temps..., antidotes précieux » contre les erreurs et la corruption (I, 4). Avec fermeté, il prêche contre l'esprit de révolte et d'indépendance qui, en 1792, lui apparaît comme « une véritable épidémie morale en Europe et une suite évidente d'irrégion » (I, 7) ; il instruit et prévient des maux de l'impiété (I, 9), il exhorte à la prière et à la vigilance (I, 7 ; II, 26), il met en garde et réagit contre les livres dangereux, contre la corruption des mœurs et la débauche que la loi elle-même autorise et favorise (I, 11 ; II, 22, 34, 35). Il voudrait même qu'à sa pauvre voix, « les voix de tous les pasteurs se joignissent » (I, 9) surtout celle de l'évêque, de qui, dès janvier 1793, il attend au plus tôt une lettre pastorale (I, 9, 10).

Il n'oublie pas pour autant que l'œuvre apostolique doit être essentiellement surnaturelle. C'est Dieu qui mène le monde, c'est Lui qui féconde nos efforts et donne le succès (I, 19 ; II, 26). « Contre les terribles efforts que fait... l'enfer entier pour anéantir, s'il était possible, la foi et jusqu'à l'ombre du vrai christianisme », il faut donc, conclut-il, « redoubler nos prières » (I, 2, lettre de septembre 1792), plus, ne jamais cesser « de lever nos mains vers le ciel » (II, 26). C'est pour réaliser cette prière perpétuelle qu'il voudrait « pouvoir multiplier de plus en plus... les établissements des trappistes » qui, en 1802, venaient de faire retour en Suisse (II, 22, 26).

Pour en finir avec cet aspect du vicaire Clément, ajoutons que dans l'ecclésiastique se manifestent, non seulement son tempérament, mais également ses activités et ses goûts intellectuels. Même s'il juge que, dans l'exercice du ministère, l'expérience prime la connaissance livresque (II, 1), il met fortement l'accent sur la nécessité d'une culture religieuse solide. Disposant d'une très riche collection d'ouvrages religieux, bibliques en particulier — il en a lui-même, en juillet 1807, dénombré 214 relatifs à l'Écriture sainte (II, 29) — il prend soin d'en nourrir son esprit par une étude assidue et sait — mérite rare — en faire une arme d'apostolat très moderne, soit en les utilisant dans ses prédications, soit en les communiquant autour de lui (I, 7, 4 ; II, 1, 22).

3. Une manière d'encyclopédiste

Type d'intellectuel curieux, fait davantage — il l'avoue lui-même (II, 1, lettre d'avril 1793) — pour les travaux de l'esprit que pour les durs combats du ministère des âmes, le vicaire Clément, tout en remplissant avec conscience et zèle — on vient de le constater — ses fonctions sacerdotales, est un pas-

son enfant, un homme non marié ; mais elle n'est pas croyable contre un homme marié ou voué à l'état ecclésiastique, si elle n'a pas d'autres moyens de preuve » (*Recueil de lois*, t. I, 1808, pp. 199-201).

sionné de l'étude. Au séminaire déjà, il se consacre à des recherches dans des fonds d'archives où il fait « quelques mois de séjour » (II, 15). Sa vie durant, il gardera une curiosité intellectuelle sans cesse en éveil et quasi universelle. Qu'on en juge plutôt.

Il lit ou connaît les ouvrages les plus divers, soit religieux, soit profanes. Un grand nombre se rapportent à l'Écriture Sainte ; outre de nombreuses Bibles, il mentionne « un ouvrage admirable à tous égards »²² : les commentaires de l'Apocalypse du vénérable Barthélemy Holzhauser (II, 8) et l'*Hiero-zoïcon* ou *De animalibus Sanctae Scripturae* (1663), « gros in-folio..., rare et savant » de Samuel Bochart (II, 9)... D'autres sont des biographies : celle de saint Charles Borromée par Antoine Godeau, évêque de Vence (II, 8) ; « la vie admirable et presque incomparable » de saint François de Sales, du chanoine Jacques Marsollier, qui lui fait verser des larmes « plus de vingt fois », à lui pourtant « peu tendre à pleurer » (II, 8) ; ou encore celle de Michel-Gabriel Rossillon de Bernex, évêque de Genève (II, 10)... Il s'intéresse aussi beaucoup à l'histoire, tant profane que religieuse. En 1809, il propose vivement à de Rivaz l'achat d'un « précieux ouvrage » de l'abbé Gaspard Jauffret, *Mémoires pour servir à l'histoire de la religion et de la philosophie à la fin du XVIII^e s.* (III, 5). Il connaît « une bonne partie des meilleurs ouvrages qu'a occasionnés la Révolution » (II, 22, lettre de mai 1802). Il cite notamment : « un chef-d'œuvre... aussi érudit que solide », le *Parallèle des révolutions*²³, de l'abbé Marie-Nicolas Guillon (I, 4) ; l'*Histoire impartiale du procès de Louis XVI*, 2 vol. 8°, où « le terme *impartiale*... est affreusement démenti » (I, 11, lettre de février 1793) ; plusieurs écrits du jésuite Augustin Barruel, entre autres son *Histoire du clergé de France pendant la Révolution* (II, 16) et ses *Mémoires sur le Jacobinisme* « dont le contenu fait frémir d'horreur » (II, 22) ; *Du divorce, considéré au XIX^e s., relativement à l'état domestique et à l'état public de la société* où le vicomte de Bonald combat le projet de loi sur le divorce en France (II, 34). Il s'est aussi procuré « diverses brochures... relatives à la Suisse et à plusieurs de ses membres distingués » (II, 9), en particulier une trentaine de biographies « de divers savants de la Suisse » (I, 22) ; il est abonné aux *Etrennes helvétiques* du doyen Bridel (II, 33) et a au moins lu le *Coup d'œil sur les relations de la France avec le Corps helvétique* (1793), de Franz-Rudolf von Weiss, colonel bernois, qui « a certainement fait sur les Français une impression salubre pour la Suisse » (II, 5). Sans vouloir faire ici une nomenclature complète de ses lectures, on peut encore signaler cependant *Les trois règnes de la nature*, espèce de traité de physique en vers de « l'abbé » Jacques Delille (II, 34) et surtout un ouvrage de l'abbé Antoine Guénée qu'il considère comme un modèle de critique, *Lettres de quelques juifs portugais, allemands et polonais à M. de Voltaire*..., 3 vol., in-12, où l'auteur réfute les attaques de Voltaire contre la Bible (III, 5).

²² *Biographia venerabilis servi Dei, Bartholomaei Holzhauser, vitae communis clericorum saecularium Restaurator. Accedunt ejusdem in Apocalypsum Commentarii plani admirabiles*, Bamberg, 1784, in-8°, 512 p. (il en est resté au v. 4^e du 15^e chap.).

²³ Cet ouvrage 15 fois réimprimé est le 4^e volume de la *Collection ecclésiastique ou Bibliothèque raisonnée des écrits publics pour ou contre la constitution civile du clergé*, 1791-92, 12 vol., in-8°.

Cette brève recension ²⁴ donne déjà une idée de la curiosité d'esprit de Clément. Au reste, ne pouvait-il pas se vanter d'avoir lu « quelque chose sur les mœurs et le caractère de tous les différents peuples et nations de l'univers connu » (II, 9, lettre de janvier 1794) ? C'est presque une gageure.

A cette activité intellectuelle uniquement réceptrice, il faut ajouter ses travaux et ses études d'histoire, de géographie, de médecine, de botanique, de zoologie, etc.... Par exemple, durant l'année 1794, il compose un ouvrage sur les plantes de la Suisse (II, 14). Au début de 1795, il entreprend un gros recueil (il doit contenir près de 2000 extraits) « de presque tous les ouvrages connus sur la Suisse... en français, en latin, en italien ou en espagnol... » ²⁵, et contenant, outre les titres, « deux, trois ou quatre à six lignes sur le mérite de l'ouvrage » (II, 18). Il s'emploie à dresser le catalogue des curés, des vicaires, des surveillants et des recteurs de la vallée d'Illiez depuis le XIII^e siècle environ (II, 24, lettre de 1803). Durant l'hiver 1808-1809, il établit, en un cahier de 130 pages, la statistique de la vallée d'Illiez, pour M. Du Fay, président du dizain de Monthey et cousin du chanoine de Rivaz (II, 34 ; III, 5, lettres de mai et juin 1809) ²⁶. Nulle question intellectuelle ne le laisse indifférent ; il poursuit ses investigations dans tous les domaines. C'est ainsi qu'en février 1793, il observe une éclipse de lune (I, 14). Entre temps, il élève des vipères — que de Rivaz appelle improprement couleuvres — ; il remarque à ce propos que « l'une d'entre elles meurt le lendemain d'un combat... avec une souris bien vigoureuse » et qu'une autre, pendant le sommeil hivernal vit « sans aucune nourriture » (I, 7). Une autre fois, il expérimente « avec un très heureux succès... une plante efficace » contre la phtisie en regrettant de n'être pas au courant du secret du D^r Mathias Ryf, bourgmestre de Sion, sur cette maladie (II, 9, lettre du 6 janvier 1794, peu après la mort de M. Ryf). D'une curiosité insatiable, il veut connaître toujours plus : il est à l'affût des nouvelles parutions (I, 4, 9, 11, 19), il interroge, consulte de plus savants que lui (I, 10 ; II, 27), surtout il reste fidèle à l'étude, malgré l'âge, la fatigue et les infirmités (II, 1, 18).

On conviendra que, pour un humble vicaire d'un petit village alpestre, tout cela représente une activité remarquable et assurément rare, même en ce XVIII^e siècle, passionné de problèmes philosophiques, littéraires et scientifiques. C'est du reste la remarque du doyen Bridel qui, rendant visite à l'abbé Clément en automne 1808 (II, 33), trouve que le vicaire d'Illiez fait figure de « phénomène curieux » ²⁷. On comprend que, dans ces conditions, il ait dû souffrir de rencontrer, même parmi ses confrères, si peu d'intérêt pour les travaux de l'esprit et les recherches scientifiques. Il s'en plaint en effet à plusieurs reprises (II, 27 ; III, 4).

Mais un tel foyer ne pouvait manquer de rayonner sa lumière. Epris d'une affection et d'une estime particulières pour les « personnes de mérite » ;

²⁴ Chose curieuse, parmi tous les livres signalés ici, aucun ne figure dans la liste établie par C.-E. Engel, *op. cit.*, pp. 178-192.

²⁵ Il omet « les allemands, non par mépris ou indifférence, mais faute d'entendre la langue pour en donner une notion suffisante », dit-il (II, 18).

²⁶ Je me propose d'établir ultérieurement un catalogue des manuscrits de Clément.

²⁷ Bridel, *Conservateur suisse*... p. 168.

les savants éclairés et cultivés (II, 21), c'est vers eux qu'il se tourne et il se montre heureux de les faire bénéficier de ses richesses (II, 1, 23, 24). Au reste, on ne manque pas de faire appel à ses connaissances. Un jour, il reçoit la visite d'un « charmant garçon » du nom de Gay, étudiant à Lausanne et peut-être en mal d'examen (II, 30). Une autre fois, il se fait le cicerone d'un savant naturaliste genevois, revenu depuis peu de Londres, où il « visitait souvent le célèbre astronome Herschel » (II, 22, lettre de mai 1802). Une autre fois encore, c'est un médecin de Zurich, qu'il n'a d'ailleurs jamais connu et qui lui demande « plus de deux cents plantes » (II, 17). En 1805, le doyen Bridel lui-même, avec qui il est en relation « depuis plusieurs années » le prie de lui fournir des « matériaux » sur le Valais en vue d'un ouvrage qu'il projette sur la « littérature de la Suisse française » (III, 1) ²⁸. « L'inestimable abbé Barruel », enfin, dont le chanoine de Rivaz avait sollicité les lumières, se contente de le renvoyer à notre savant vicaire (I, 1). C'est là, on l'a vu, l'origine de la correspondance analysée ici.

Parmi ses relations, il faut faire une place à part au chanoine de Rivaz, pour qui il semble avoir des attentions spéciales et avec qui il a eu un commerce littéraire très suivi.

Tantôt, il lui demande un conseil, ou son appréciation sur tel livre ou tel article (I, 12), tantôt c'est lui qui en donne, marqués au coin d'une expérience sûre (II, 34 ; III, 4). Voici, par exemple, ce qu'il lui écrit en mai 1809, alors que de Rivaz travaille à une nouvelle édition de la *Vallesia christiana* du chanoine Sébastien Briguet : « Ayez le plus grand soin de tout bien prouver... de discuter solidement ce qui le mérite, et surtout de ne pas vous laisser entraîner à quelque préjugé flatteur ni à une critique trop amère ou mordante, lorsqu'il s'agit de contredire un auteur qui, avec la meilleure foi du monde, s'est quelquefois trompé grossièrement » (III, 5). D'autres fois, il lui suggère tel travail à faire : un abrégé de son « grand et volumineux ouvrage sur notre histoire » par exemple (II, 28). Bien mieux, il collabore avec lui : il met sa bibliothèque à sa disposition (I, 1), il lui prête des ouvrages d'information (II, 1), lui cherche et lui fournit les matériaux et les renseignements dont il a besoin (II, 15, 24, 25, 33 ; III, 1) ou lui communique les compléments qu'il peut dénicher au cours de ses lectures (II, 32) ; il prend même la liberté de corriger les erreurs qui se glissent ici et là dans les écrits de son ami (II, 31 ; III, 3). Amitié et science trouvaient en ces services leur satisfaction.

Il faut donc avouer que Clément, par sa curiosité, ouverte aux questions les plus diverses touchant l'homme et Dieu, et par ses nombreuses relations, est bien le fils de son siècle, de ce XVIII^e siècle, qu'on appelle parfois le siècle des lumières et « l'ère des relations internationales » ²⁹. Et, ce qui n'enlève rien à son mérite, il sait rester modeste, refusant avec force le « titre indu et exagéré de très docte » que lui donne de Rivaz (II, 1, 22).

Ce n'est pas le lieu ici de rechercher l'origine et les sources d'une telle érudition. Il faut cependant faire une mention spéciale de sa bibliothèque

²⁸ Pour « le programme détaillé de cet ouvrage », Clément nous renvoie à l'*Etrenne Helvétique* de 1806, pp. 108 et suivantes. Pour sa part, il cite une quinzaine de savants, juristes... bas-valaisans qui lui paraissent dignes d'y figurer (III, 1).

²⁹ Engel, *op. cit.*, p. 7.

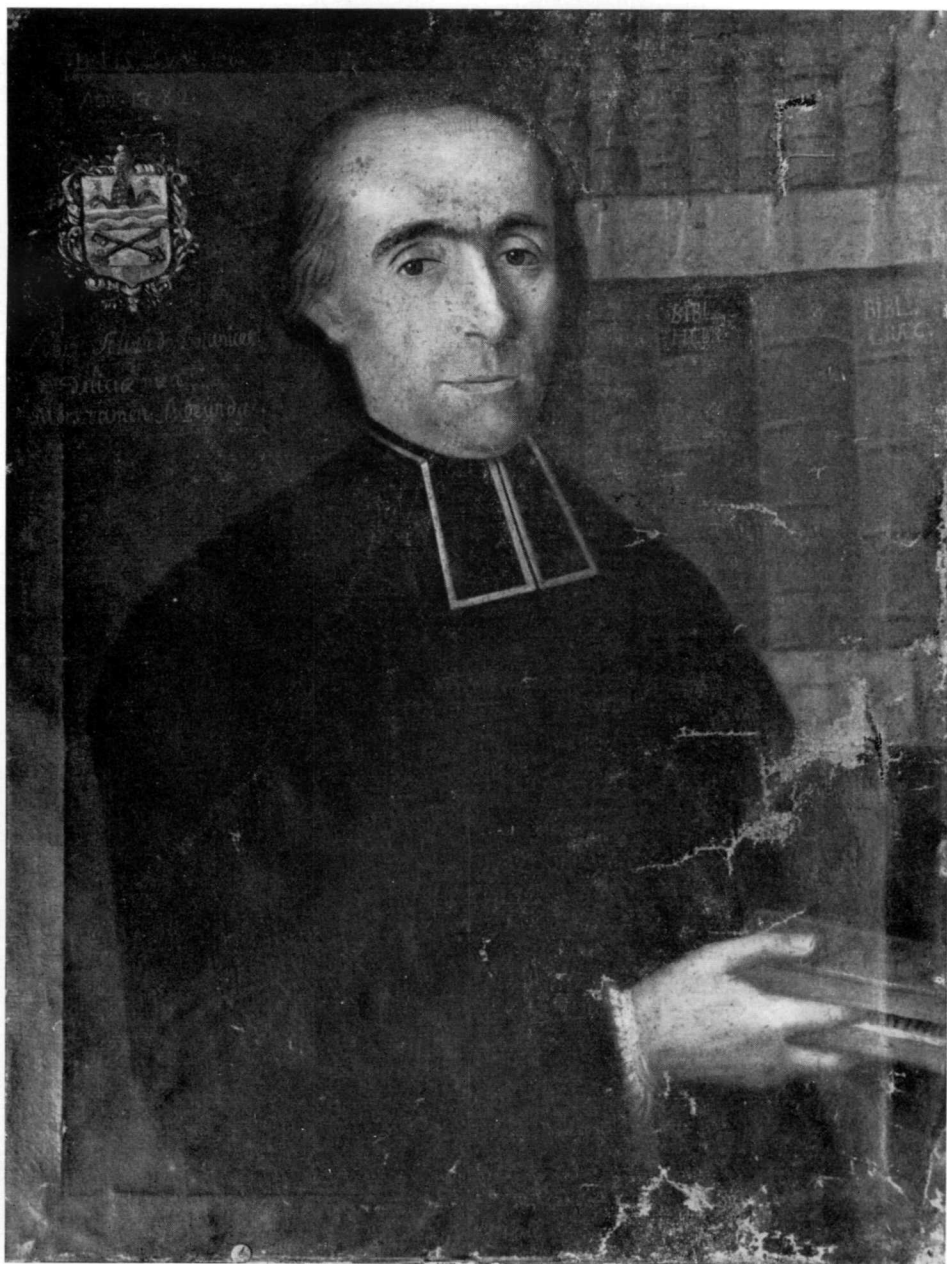
qui a joué un si grand rôle dans la formation de son esprit et a tenu une si grande place dans son cœur. Clément semble avoir été un autodidacte et fut de ce fait un collectionneur de livres peu commun. Collectionneur n'est d'ailleurs pas le terme adéquat, car Clément tient à la fois du bibliographe versé dans la connaissance des livres, de leur valeur, de leur prix, etc... (II, 22 ; voir aussi I, 4, 20 ; II, 9, 21 ; III, 5) ; du bibliomane, amateur de livres rares (I, 1 ; II, 9), bien conditionnés et nombreux qu'il prend plaisir à cataloguer et à classer ; du bibliophile enfin et surtout qui aime les livres aussi pour leur contenu, c'est-à-dire pour les matières qu'ils traitent et les idées qu'ils développent. Sa curiosité intellectuelle insatiable lui fait rechercher et désirer tous ceux qui peuvent être un enrichissement pour son esprit. Il faut ajouter que, plutôt que de les enterrer dans sa bibliothèque, il veut en faire une arme d'apostolat, et à cet effet les met en circulation dans son entourage (I, 4). Tout cela explique la richesse remarquable de sa bibliothèque — de son « *petit museum Clementinum* » (I, 1) ou « bibliothèque clémentine » (II, 22) comme il l'appelle — : sa chambre, devenue à la longue trop petite pour la contenir, est à ce point encombrée qu'elle est « comme une image du monde bouleversé après le déluge »... (II, 28). N'est-ce pas cette surabondance qui a le plus frappé d'abord tous ceux qui ont rendu visite à Clément ou qui ont écrit sur lui ? Par bonheur, il a pris soin, à partir de l'année 1807, de dresser l'inventaire de ses ouvrages (II, 28) en un catalogue établi d'après les règles classiques — il avait à cet effet un « livre sur les bibliothèques » (I, 2, 3) — ce qui nous permet de corriger les premières estimations faites la même année 1807 par Clément lui-même et par Bourrit : ils l'évaluent, en effet, respectivement à « peut-être... 2000 volumes » (II, 28) et à « six à huit mille »³⁰, alors que le catalogue, établi après la mort de Clément pour la vente de ses livres et retrouvé dans le clocher de Val-d'Iliez, en porte 4500³¹. La « classe » des ouvrages relatifs à l'Écriture Sainte qu'il vient de dénombrer compte, à elle seule, « 214 ouvrages divers, contenant 322 volumes » et il estime que « plusieurs autres classes ne seront pas moins nombreuses » (II, 29, lettre de juillet 1807). On a pu remarquer, par la variété de ses lectures, que sa collection comprenait une assez vaste gamme de matières. Pour apprécier à sa vraie valeur un pareil « magasin d'excellents livres » (II, 35) qu'on pense, non seulement à l'isolement de son propriétaire, éloigné des grands centres de librairie³² et perdu dans une vallée aux communications alors difficiles³³, mais aussi à la cherté des livres à cette époque, accrue encore par les troubles de la Révolution (II, 10) ; leur prix fait « gémir la bourse », écrit Clément (II, 21 ; voir aussi II, 10, 20, 21, 22). Les deux volumes de l'ouvrage de Jauffret, par exemple, lui reviennent à 97 batz, « ce qui fait la rétribution de 16 messes » (III, 5). Or, sans être réduit à la « portion congrue » comme le clergé de France, le pauvre vicaire est obligé de calculer de près avec son argent et accepterait même l'aide financière de son ami (I, 5).

³⁰ Bourrit, *Description des Cols ou Passages des Alpes*, Genève, 1803, p. 234.

³¹ Engel, *op. cit.*, p. 184.

³² Il s'approvisionne généralement par l'intermédiaire du « petit » libraire Torrenté, à Monthey (I, 8).

³³ Qu'on se réfère ici à ce que nous en disent Engel, *op. cit.*, p. 184 et Bridel, *Essai...* p. 167.



Jean-Maurice Clément (1736-1810), vicaire de Val-d'Illiez.

Portrait peint en 1782 par J.-A. Miley.

Propriété du prieuré de Val-d'Illiez.

(Photo M. Barman, Monthey.)

C'est pourquoi, entre autres, il se montre sévère sur le choix des livres qu'il achète ou « emploie » (II, 22). Collectionneur avisé, très versé dans le « commerce de la librairie », il sait les ouvrages qui paraissent et se laisse rarement tromper sur la valeur des livres par les « titres spécieux » qu'on leur donne (II, 22 ; voir aussi I, 4). Prêtre très orthodoxe, il écarte les livres prohibés ou dangereux pour la foi ou a soin alors de se munir des permissions nécessaires (II, 17, 19).

Exigeant et pointilleux pour leur choix, il l'est au moins autant dans le soin qu'il en prend et veut qu'on en prenne. Se rappelant tout ce qu'ils lui ont coûté — il y a mis toute sa fortune (I, 14, 20 ; II, 10, 22) — il y tient comme à la prunelle de ses yeux. Aussi ne les prête-t-il pas volontiers au loin, ou alors moyennant des conditions très précises qu'il a soin de fixer (II, 22), en les accompagnant de recommandations très pressantes (I, 20). Qu'on ne s'avise donc pas de les garder trop longtemps et surtout de les endommager ou de les égarer. Car alors il devient presque offensant à force d'insistance ou de reproches. Combien de fois, par exemple, ne recommande-t-il pas à de Rivaz telle brochure ou tel petit livre prêté^{33 bis} (I, 2, 3, 15, 20 ; II, 6, 19). Qu'on se rappelle à ce sujet sa douleur inconsolable de la perte d'un excellent ouvrage (II, 18). Voici au surplus un échantillon du long sermon qu'il fait à son ami, coupable d'avoir détérioré un livre emprunté : « Je ne voudrais pas manier un simple almanach comme vous faites la plupart des livres et surtout les brochures ; ... quand je vous les ai vu manier, vous m'avez certainement paru un massacreur de livres et, dès ce moment, je craignais beaucoup pour ceux des miens qui tomberaient entre vos mains... Si vous aviez été dans la nécessité de vous procurer, comme moi, à force d'argent, tous ceux dont vous aviez besoin... vous auriez peut-être appris à les mieux ménager... » (II, 10).

Le culte qu'il voue aux livres explique une telle sévérité. Il explique aussi l'importance qu'il accorde à la presse, à une époque où elle commence déjà à devenir un moyen universel d'instruction et d'éducation des masses ; à telle enseigne que, même dans le val d'Illiez, il est impossible de rien cacher au peuple « qui ne perd pas une occasion de s'instruire de tout ce que nous disent les gazettes » (I, 10, lettre de janvier 1793 ; voir aussi I, 4, 11). C'est pourquoi, il se montre très affligé de la destruction par les « enrégés » révolutionnaires de plusieurs presses et librairies catholiques, ce qui, non seulement renchérit notablement le prix des ouvrages, mais aussi en diminue le nombre des lecteurs (I, 4, 5 ; II, 10) ; c'est pourquoi aussi, il s'indigne de la multitude des mauvais ouvrages et propose l'établissement « d'une vigilante police » pour le commerce des livres, comme il y en a pour la vente des poisons (II, 22).

^{33 bis} Et cela avec peu de succès, semble-t-il. En effet, il suffit de jeter un coup d'œil dans la bibliothèque de Rivaz, conservée à la Bibliothèque cantonale, à Sion, pour identifier rapidement toute une série de volumes qui ont appartenu à l'abbé Clément : ils portent sur le dos les titres manuscrits de la plume de Clément et aussi, à l'intérieur, à côté de quelques rares ex-libris, l'indication du prix d'achat qu'il avait coutume d'inscrire soigneusement. M.-J. de Rivaz, qui a étudié la composition de la bibliothèque de Rivaz (*Une bibliothèque valaisanne au XVIII^e siècle*, dans *Vallesia*, t. II, 1947, pp. 167-178), a relevé cette source grâce aux ex-libris de Clément ; mais la connaissance de son écriture permet d'attribuer une part beaucoup plus importante à l'apport involontaire de l'abbé Clément, dans la constitution de la bibliothèque rassemblée par la famille de Rivaz.

Faut-il s'étonner qu'un homme, si ouvert aux choses de l'esprit et si bien documenté, n'ait laissé que des manuscrits (j'en ai mentionné quelques-uns et Rey³⁴ en cite beaucoup d'autres) et n'ait jamais rien publié³⁵.

Il a sans doute une riche documentation, mais ses occupations, le manque de place aussi — *angustia loci* (II, 28) — l'ont empêché longtemps d'ordonner toute cette richesse : il commence son catalogue en 1807, c'est-à-dire à 71 ans ! Aussi, enfoncé dans ses livres, recueils, notes..., « noyés et répandus ou dispersés parmi cent autres matières » (II, 15), le pauvre s'y perd un peu. D'ailleurs, dans sa modestie, il se défie beaucoup de ses talents et devient inquiet et embarrassé dès qu'on lui demande sa collaboration active pour un travail suivi sur un sujet précis (III, 1). Sachant que les écrits restent, il entend qu'on soigne ce qu'on écrit (II, 10). Or, à plusieurs reprises, il constate chez lui un grave défaut de style : la prolixité (I, 15 ; II, 36...). Une fois en train, il ne sait s'arrêter, ressemblant, dit-il lui-même, à un certain Savoyard à qui on avait donné une « bache » pour l'engager à chanter et à qui il fallut en donner deux pour le faire cesser (II, 36). Au surplus, ses rhumatismes le fatiguent beaucoup et lui interdisent de rester, ne serait-ce qu'« un simple quart d'heure, courbé pour écrire » (II, 4). Peut-être aussi est-il plus sensible qu'il le prétend à la critique (II, 34). C'est donc délibérément qu'il a fui toute publicité et toute gloire littéraire, se contentant, pour sa part, d'applaudir à celle des autres et d'y collaborer dans la mesure de ses possibilités, surtout en fournissant des matériaux.

³⁴ Rey, *op. cit.*, p. 321.

³⁵ Bridel, dans *Essai...* p. 198 affirme : « Le peu de morceaux que Clément a publiés font regretter qu'il n'ait pas écrit davantage. » De son côté, Engel, *op. cit.*, p. 192, déclare : « Clément n'a rien publié, à l'exception de quelques brèves notes scientifiques dispersées dans les journaux. » Quelles sont ces rares publications ? Où sont-elles ? Il est probablement difficile de le dire. En établissant le catalogue de ses manuscrits, je m'efforcerai de donner la bibliographie de ses publications.

II. UN CURIEUX TEMOIN DE SON TEMPS

Largement ouvert aux préoccupations intellectuelles, notre humble vicaire le fut tout autant aux questions les plus diverses, d'ordre temporel et spirituel, politique, social, religieux ou économique. Sans presque jamais quitter son presbytère, il a été au courant d'une foule d'événements contemporains. Aussi ses lettres fourmillent-elles de nouvelles de toutes sortes, concernant sa vallée, le canton du Valais, la Suisse et l'Europe. Mais, écrites en pleine tourmente révolutionnaire, c'est évidemment sur le thème de la Révolution qu'elles roulent le plus souvent : les atrocités de tout genre que celle-ci engendre ou occasionne, en Savoie surtout, et que Clément connaît assez en détail, avec le contrecoup et les réactions qu'elles ont suscitées jusque dans notre pays, blessent profondément sa conscience de prêtre et le portent, non seulement à la juger et à la condamner sévèrement, mais à la combattre par tous les moyens à sa disposition. Il réservera une attention particulière aux émigrés, ecclésiastiques surtout, dont le sort l'afflige beaucoup. Ses sources d'information sont variées : des témoins oculaires ou auriculaires, un prêtre, un marchand de passage, une gazette, un journal, ou une brochure, une lettre... (I, *passim* ; II, *passim*). Les rumeurs qu'il recueille ainsi de différents côtés, il ne peut évidemment toujours les contrôler. Ne cherchons donc pas toujours la vérité historique des faits rapportés, encore qu'habituellement elle soit respectée, mais tâchons de découvrir la vérité psychologique qui s'y cache, à savoir l'état d'esprit et les réactions d'un homme intelligent qui les a vécus.

1. Le témoin des événements contemporains

Bien que né et employé presque toute sa vie dans le val d'Illicz, il en donne assez peu de nouvelles. En février 1793, il signale la nomination d'un nouveau châtelain à Val-d'Illicz, en la personne de Claude-Antoine Caillet-Bois remplaçant Barthélemy Dognier, « résignant » (I, 11). En 1805, il se préoccupe de savoir quel sera le nouveau « surveillant » (II, 26). Le savant laisse percer sa joie et son étonnement quand on lui montre les « ruines... d'une ancienne chapelle... de la Madeleine... » sise « presque au sommet d'une Râpe de Cries sur Troistorrents », et qu'il n'a jamais vue mentionnée dans aucun ancien écrit (II, 36). On devine pourtant qu'il participe à la vie, aux soucis de ses ouailles. Il est inquiet pour les cultures..., pour « les arbres déjà boutonés » et que menace la gelée printanière ou dont la végétation est retardée par la « bise froide » qui descend de la montagne (II, 2, 5, 36). Il note « les intrigues de ceux de Champéry pour s'arroger quelques droits aux dépens de ceux du prieur » de Val-d'Illicz, faisant allusion ainsi aux nombreuses tentatives des Champérolains pour s'ériger en paroisse indépendante (II, 2) ³⁶. En réponse à une demande du chanoine de Rivaz, il relate « les opiniâtres... oppo-

³⁶ Voir aussi Tamini et Délèze, *op. cit.*, pp. 332-334.

sitions » des gens de Troistorrents à la suppression de certaines fêtes religieuses. Oppositions d'ailleurs momentanées, car, en février 1809, il ne connaît, dans son dizain, « aucun pasteur qui s'opiniâtre à vouloir fêter les jours de fêtes supprimées ». Il ajoute à ce sujet que, tant à Val-d'Illiez qu'à Troistorrents... les paroissiens « ont désiré... *proprio motu*... qu'on leur dise dans ces jours-là une messe chantée, mais sans carillon ni autre solennité extérieure... et de cette manière tout se passe en paix et sans tumulte » (III, 4, 5). Par-dessus tout, il est affligé des désordres moraux qu'il constate dans ses « quartiers », et qui, malgré ses efforts, deviennent de plus en plus graves et généralisés. « On ne voit plus qu'infidélité dans les mariages, adultères cachés, débauches, injustices, ivrogneries... » écrit-il en septembre 1809 (II, 35, 37).

Il n'abonde guère plus en nouvelles sur le Valais. A plusieurs reprises cependant, il fait allusion à l'état malsain de la vallée du Rhône (Riddes, Sailon...) où, « malgré l'amélioration de ce climat marécageux par les travaux précieux » de Pierre-Joseph de Rivaz, père d'Anne-Joseph, il redoute de voir ce dernier ou des prêtres épuisés par les fatigues de l'émigration exercer le ministère, un tel séjour ne pouvant manquer de leur occasionner quelque accès de fièvre (I, 19 ; II, 1, 20). Quant à sa situation politique³⁷ en 1802, elle est grave. Napoléon, en effet, a décidé d'ériger le Valais en République indépendante : il est donc « à deux doigts de sa séparation d'avec la Suisse » (II, 21). C'est chose faite au mois de septembre de la même année 1802. L'occupation française occasionne bien des dérangements et des embarras. Clément en pâtit tout comme les autres et son activité intellectuelle en particulier en souffre (II, 23). Dans le domaine religieux, outre une simple allusion, en février 1793, à une nouvelle édition du catéchisme diocésain (I, 11), il relève une fois de plus la baisse sensible de la foi que traduisent les « discours » scandaleux de quelques-uns contre la religion, la très faible participation aux sermons et surtout la décadence des mœurs que la loi du 26 novembre 1804, en favorisant le « libertinage des hommes mariés » n'a fait que développer. « Tout se corrompt, tout dégénère » ; la perversion des mœurs progresse « dans tous les états et conditions » et se propage « comme une véritable épidémie... jusque dans les montagnes où la syphilis... commence à s'introduire »... (I, 7, 13 ; II, 34, 35). Il y a, à propos du Valais, un caractère qu'il relève avec une certaine insistance. Depuis longtemps, en effet, il a remarqué la vieille et indéracinable antipathie qui oppose les deux parties du canton, « presque comme entre des Juifs et des Samaritains » et qui se fait sentir jusque dans le domaine religieux. Il en rejette, il est vrai, tout le tort sur les Haut-Valaisans et ce qu'il nomme leur « défiance hautaine », leur « mépris marqué » pour « nous inférieurs et pauvres chiens », mais il déplore sincèrement cet état de choses, cause de tant de maux pour notre petite patrie (I, 10 ; II, 4, 8).

Il étend encore son horizon et rapporte quelques informations au sujet de la Suisse ou d'autres Etats. Il annonce, par exemple à de Rivaz, que nos députés de la Consulta « ont été mal et froidement reçus » à Paris, ce qui évidemment n'est pas de très bon augure (II, 23, lettre du 29 novembre 1802).

³⁷ Remarquons à ce propos que Clément, dans ces lettres, ne dit pas un mot de la révolution valaisanne de 1798, soit de l'émancipation politique du Bas-Valais.

Il a, d'autre part, connaissance, mais sans l'avoir lu lui-même, d'« un beau discours » que le grand bailli Augustini a fait imprimer à l'occasion du couronnement de S. M. I. Napoléon I^{er} (II, 26, lettre de janvier 1805). Ce Bonaparte lui apparaît tantôt comme « un grand homme », instrument de Dieu pour détrôner les grands et restaurateurs de la « sainte religion de nos pères » en France et en Europe (II, 26), tantôt comme un suppôt de Satan qui, dans son orgueil et son ambition insatiables, ose s'en prendre au trône du pape et violer impudemment le Concordat (II, 35). A défaut d'« un ouvrage imprimé en italien et français » qui ne se débite « qu'en cachette », il a lu une « relation abrégée de l'enlèvement, détrônement, dépouillement violent et voyage forcé » de Pie VII, « de même que sa proteste du 10 juin et sa lettre à son troupeau particulier de Rome, la nuit même de son enlèvement ». Son cœur de prêtre s'afflige et s'inquiète fort de cette situation d'un pape prisonnier du puissant monarque, ce qui risque d'engendrer un nouveau schisme (II, 35, lettre du 30 septembre 1809).

Cette simple énumération des faits montre déjà l'ampleur des références de cet humble prêtre.

2. Le témoin de la Révolution

A dessein, j'ai laissé de côté jusqu'ici tout ce que Clément connaît de la Révolution proprement dite, car c'est ce qui constitue l'essentiel, presque l'objet propre, des communications qu'il fait à de Rivaz. Les lettres qu'il reçoit, comme aussi les nombreux ouvrages qu'il a lus — en 1792 il en connaît déjà « 150 au moins » d'excellents et nouveaux sur cette question (I, 4) — lui permettent de s'en faire une idée assez exacte, d'en avoir, comme il dit, une « intime connaissance » (I, 5) et il n'a rien tant à cœur que d'en faire part à son correspondant. Car c'est un vrai gazetier que cet abbé Clément, une sorte d'agent d'informations.

En décembre 1792, il connaît, par une lettre venue de Bâle, la situation alarmante de Louis XVI : « Le roi et la reine sont très mal ; probablement ajoute son correspondant, on a préféré le poison à la guillotine » (I, 6, lettre de décembre 1792). En février 1793, il a vu — par quel truchement, il ne le dit pas — « la feuille du testament » de Louis XVI qu'il regarde « comme un deuxième saint Louis » (I, 12). Il assiste avec regret aux progrès de la Révolution : occupation de la Savoie, du comté de Nice, de Mons, Tournai, Ath, Gand, Bruxelles en 1792 ; bientôt aussi celle des trois Electorats ecclésiastiques ; mise en fuite des princes des bords du Rhin, à l'exception du landgrave de Hesse-Cassel « qui tient encore » (I, 6) ; « retraite forcée » au-delà de la Sambre du prince de Cobourg, feld-maréchal d'Autriche, qui emmène avec lui « 30 pièces de canon » (II, 7).

Il est bien aise, par contre, quand « le Dieu constitutionnel des Parisiens s'endort » (I, 19) et quand les troupes révolutionnaires essuient des revers : évvasion en Suisse, le 13 novembre 1792, d'Anne-Pierre de Montesquiou, « général des armées des Alpes... au grand risque d'être pris, un courrier étant venu en hâte apporter les ordres pour s'en saisir » (I, 5) ; prise de Bordeaux qui avait accueilli la Révolution avec faveur, mais qui s'était révoltée

contre la Convention après la proscription des Girondins ; en 1793, échec devant Lyon des républicains marseillais qui doivent alors déposer les armes et crier « Vive le Roi » pour être incorporés dans les rangs lyonnais, ce qu'ils font tous (I, 19, lettre de mars 1793) ; trahison de Dumouriez qui, devenu de plus en plus suspect après la défaite de Neerwinden (18 mars 1793) contre les Autrichiens, passe dans leurs rangs, leur livre Valenciennes, Maubeuge, Lille et Condé, puis, le 4 avril, se retire en Suisse et de là passe en Angleterre (II, 1, lettre du 16 avril 1793) ; prise de Strasbourg par les Prussiens ; menace que, vers la fin de 1793, les Français font peser sur Neuchâtel, parce que possession du roi de Prusse (II, 7) ; publication d'un appel au peuple pour secourir « la patrie en danger », menacée par les forces européennes ; heureux progrès des royalistes en Vendée ; prise de Landau (II, 8) ; remise aux Jacobins de Jean-Baptiste-Joseph Gobel, « ex-évêque intrus de Paris, du parti des Cordeliers » qui « paiera sans doute les maux qu'il a causés en tant de manières et en différents endroits » (II, 12, lettre du 1^{er} avril 1794)³⁸...

Les nouvelles religieuses sont beaucoup moins réjouissantes. « On commence à Paris — nous sommes en 1792 — à ne plus faire baptiser les enfants » (I, 6) ; on intensifie la déchristianisation des campagnes ; la Convention nationale se propose d'adopter un plan d'éducation athée, interdisant d'inculquer « aucune idée religieuse aux enfants »... (I, 9). A ces dispositions générales s'ajoutera la séquelle des opérations qui se déroulent en Savoie, presque sous ses yeux.

Voisin de la Savoie, en effet, et en rapport plus étroit avec ses habitants, il a pu y suivre presque au jour le jour les progrès de la Révolution. C'est pourquoi, dans sa correspondance avec de Rivaz, il fait une si large place aux événements qui s'y rapportent. Il assiste en quelque sorte à l'inoculation des idées révolutionnaires et à l'habile préparation des esprits qu'entreprennent, dès le début de l'occupation française en 1792, des propagandistes zélés et ardents. Il a lui-même eu l'occasion d'en voir à l'œuvre dans la vallée d'Abondance en novembre 1792 (I, 4) et il connaît la plupart des brochures « incendiaires » et subversives qu'ils répandent à profusion. Il en signale plusieurs, entre autres un ouvrage « des plus mauvais » : *Discours prononcé dans la société des amis de la Constitution française, en présence de plusieurs membres de la nation des Allobroges, séante à Chambéry, par le citoyen Ducret, prêtre, etc., le 22 octobre 1792* (I, 4).

Cette active propagande porte ses fruits. Avec le poison de l'erreur, il voit le désordre et le brigandage pénétrer en Savoie (I, 9) ; l'arbre de la liberté, malgré quelques tentatives d'opposition — à Châtel on l'avait abattu « de nuit, mais ayant su qu'on était descendu à Thonon faire le rapport de cette insulte, on s'est empressé de le replanter » (I, 11, lettre de février 1793) — s'implante rapidement dans tout le pays et l'Assemblée nationale française se hâte d'y instaurer le nouveau régime. Dès le mois de novembre 1792, en effet, Clément note l'arrivée de troupes « nationales allobroges » jusqu'à Evian, La Chapelle, Châtel... et autres endroits du Chablais (I, 4) ; à plusieurs reprises par la suite, de nombreux contingents viendront relayer ou renforcer

³⁸ Arrêté le 19 mars 1794 pour avoir « conspiré contre la république », il sera, en effet, exécuté le 13 avril 1794.

ces premiers effectifs (I, 5, 22 ; II, 17). En novembre 1792 aussi, la nouvelle constitution française est publiée dans toute la vallée d'Abondance (I, 4) et déjà la Convention nationale de Chambéry décide de faire de la Savoie le 84^e département de la nouvelle République française sous le nom de Département du Mont-Blanc (I, 5, lettre du 23 novembre 1792).

Après ces premières manœuvres politiques, commence à s'exécuter le programme social de la Révolution : décret du divorce, suppression des dîmes dès le 1^{er} janvier 1793 (I, 5) ; impôt nobiliaire exorbitant (II, 1). Mais ce qui retient plus spécialement l'attention du vicaire, ce sont les mesures qui portent atteinte à la religion. Une série de décrets, d'ordres ou de projets de loi vont en effet fixer le sort des biens, des fonctions et des personnes ecclésiastiques. En novembre 1792, décisions de supprimer les dîmes dès le 1^{er} janvier et le casuel dès le mois de juin 1793 (I, 5), de vendre les biens du clergé et des religieuses ; fixation du traitement des curés (900 livres « pour ceux qui sont chargés de 500 âmes » et 1200 livres « avec jardin et logement » pour ceux qui en ont plus) et des vicaires (600 livres) qui deviennent ainsi des fonctionnaires d'Etat ; détermination du mode d'élection des curés qui seront choisis par l'évêque sur 3 candidats présentés par la paroisse (I, 4, lettre du 6 novembre 1792) ; choix d'Annecy comme résidence de l'unique évêque du Département (I, 13, lettre de février 1793) ; nomination de cet évêque en la personne de M. Panisset, « ci-devant curé de St-Pierre d'Albigny à 4 lieues en delà de Chambéry... professeur de rhétorique audit Chambéry pendant plus de 25 ans... âgé de 66 ans... » (I, 21, lettre de mars 1793) ; en février 1793, ordre aux prêtres d'accepter dans les huit jours le serment de liberté et d'égalité ou de subir la déportation (I, 13) ; en février 1794, mesure plus radicale encore : ils doivent opter pour la guillotine ou... le mariage (II, 10) ; vers la fin de 1793, publication de l'ordre de travailler le dimanche et les jours de fête ; défense, « sous peine de la vie », de venir à la messe en Valais et même d'aller prier à l'église... (II, 7). Toutes ces dispositions légales ne sont pas restées lettre morte, on le sait. Elles se sont traduites en actes et l'abbé Clément ici encore a noté avec la précision d'un témoin quelques-unes de ces tristes réalisations. On s'en prend aux objets et aux lieux du culte. Ainsi, à Evian, on transforme en hôpital un couvent de religieuses (I, 4) ; en mai 1793, l'abbaye de Sixt est occupée et pillée par des troupes (II, 5) ; partout on pille, on dépouille églises et couvents. On abat et brûle tout : autels, chaires, confessionnaux et jusqu'aux bancs, comme par exemple à Châtel, à la Chapelle ou à Abondance (II, 2, 11, 12) ; on renverse les clochers et on brise les cloches (en avril 94 seule subsiste la flèche de l'église principale de Thonon) (II, 8, 13) ; on recherche avec une particulière avidité les ornements et l'argenterie. On s'empare en particulier des « deux chapes de saint François de Sales et de la Mère de Chantal » et à Annecy, par exemple, on fond « pour quelque cent livres d'argenterie » : vases sacrés, lampes... (I, 14, lettre de février 1793) ; une autre fois, on confisque et on emmène à Chambéry sept quintaux d'argenterie découverts par trahison, en 1793, dans le jardin des religieuses d'Annecy (I, 16, 22) ; un malheureux n'hésite même pas à proposer de jeter les os de saint François de Sales avec les autres « pour profiter de la châtée d'argent », ce que Dieu punit en faisant périr ses enfants et son bétail (I, 16, 20).

Quel sort après cela peut-on bien réserver aux prêtres et aux religieux ? On ne se contente pas d'apposer les scellés sur leurs effets ou biens meubles (I, 4) et de vendre « à force » leurs biens (I, 5, 14). On commet contre eux « des exactions criantes » (II, 3). On les chasse de leurs couvents, comme les religieuses de Seyssel et de Rumilly que l'on traite « de la manière la plus outrageante à la pudeur et à l'humanité » (I, 14, lettre de février 1793) ; on les accuse d'être des « perturbateurs de la tranquillité publique » (I, 21) ; très souvent aussi, et pour le moindre prétexte, on les emprisonne : ainsi, M. La Palme, supérieur du séminaire de Chambéry et cependant frère d'un des magistrats, coupable d'« avoir donné un petit écrit en faveur de notre sainte religion » (I, 9 ; lettre de janvier 1793) ; ou les deux grands vicaires d'Annecy, MM. de Thiollaz et Besson, à qui on fait subir « un très long et très rigide interrogatoire » ; ainsi encore le curé plébain de Cluses chez qui, en 1793, « 16-17 archers entrent de force, à minuit... sous le faux rapport qu'il tenait des hommes cachés, armés » ; ou enfin trois prêtres français fixés à la Chapelle et à l'Abbaye et que des archers garrottèrent « brutalement » et emmenèrent à Chambéry (I, 14 ; voir aussi I, 11, 20...). Bien mieux, on les fusille tout simplement, comme il arriva à ce jeune prêtre de Vacheresse, resté caché, mais qu'un de ses paroissiens trahit en l'appelant chez lui « sous prétexte d'administrer les sacrements à sa mère » (II, 11).

Que toutes ces horreurs n'aient pas été ordonnées par la Convention nationale de Chambéry (II, 3) ne change rien à leur atrocité. Sans doute aussi n'ajoutent-elles pas grand-chose à ce que nous connaissons déjà de cette période de l'histoire féconde en maux de toutes sortes, mais on comprend qu'elles devaient avoir un retentissement profond sur le vicaire Clément, du fait qu'elles se sont passées si près de nos frontières et qu'il a connu la plupart des victimes dont il parle.

Quelle est l'attitude des catholiques savoyards en face de cette persécution ?

Le clergé, comme partout en France, est divisé. Quelques-uns ont franchement adhéré au mouvement révolutionnaire et sont devenus jureurs. Outre Mgr Panisset, l'évêque intrus d'Annecy (I, 21 ; II, 1) et « le célèbre » abbé Durier (I, 7, 17 ; II, 3, 10...), déjà mentionnés, il cite par exemple le sieur Henri Grégoire, évêque de Blois, auteur d'une *Adresse aux Valaisans* et qui aurait « béni les saintes huiles à Annecy, le jeudi-saint de l'année 1793 » (I, 22)³⁹, le curé intrus de Thônes, près d'Annecy (II, 1), différents moines bernardins, cordeliers... (I, 15 ; II, 3). Si leur nombre est difficile à évaluer (I, 15) — on lui assure qu'il s'en trouve en Savoie plus de cinquante au début d'avril 1793 (I, 22) — on peut penser qu'il diminuera rapidement, puisque, vers la fin du même mois, on y manquait déjà « de sujets pour des intrus » (II, 3).

D'autres, indécis ou imprudents, ne croient pas au danger et se fient aux belles promesses qu'on leur fait — celle par exemple de ne pas inquiéter les septuagénaires et même de leur accorder une retraite (I, 14, 22 ; II, 3) — ou alors essayent de composer avec l'hérésie, comme Antoine-Joseph Mille-

³⁹ D'après Larousse, il fut le premier à prêter serment à la Constitution civile du clergé en 1791.

ret⁴⁰, chanoine de Samoëns, et surtout ce Jean-Aimé Tappaz, archiprêtre d'Abondance, dont la conduite paraît incompréhensible au vicaire Clément. En effet, après avoir prêché contre les souverains et contre les prêtres émigrés, il paraît un moment se rétracter et revenir de ses idées erronées, mais finalement quitte son poste et, le 15 avril 1793, se retire chez son frère Claude à La Roche (I, 4, 12, 13, 15, 18, 19, 20, 21, 22 ; II, 2, 3).

Enfin, la plupart probablement sont « réfractaires » (I, 22) et éprouvent un véritable chagrin de la défection de certains de leurs confrères (I, 4). Leur fidélité les expose à de véritables dangers et c'est de justesse parfois qu'ils échappent à la mort, comme l'abbé Jacques Favre, curé de Châtel, en fit l'expérience un jour. « Descendant à l'Abondance, pour s'y concerter avec leur archiprêtre, M. Tappaz, sur les affaires du temps, il eut le malheur de passer pas loin de la maison de Madame Favre [à Vacheresse probablement, où l'abbé Favre est né] qui se trouvait à ce moment entourée d'une troupe effrénée de soldats français qui y cherchaient un des quatre prêtres français qui furent saisis ce jour-là et qui était logé chez ladite dame ; voyant à quelque distance ledit curé, ils crurent, dans la fureur qui les aveuglait, que c'était celui qu'ils cherchaient, qui venait de leur échapper ; ils se mettent à courir sur lui, en criant comme des enragés, se précipitant les uns sur les autres dans la neige pour l'atteindre... On l'entoure, les uns le couchaient déjà en joue, etc.... Il avait beau leur dire, je suis curé dans ce pays-ci, etc.... Heureusement qu'il se trouva là un des soldats de la troupe de Châtel qui le connaissait pour les calmer et la scène tragi-comique finit ainsi... » (I, 15, lettre du 28 février 1793). Pour échapper à de tels dangers, plusieurs chercheront le salut dans la fuite et émigreront.

Quant aux fidèles, leur conduite est en général exempte de toute équivoque. Non contents de gémir et de pleurer sous le poids de la servitude, ils prient « ardemment » (I, 4, 7) et font preuve de beaucoup de courage pour garder leurs pasteurs légitimes ou en tout cas pour leur rester fidèles jusque dans l'exil (I, 19...). Par contre, à l'égard des assermentés ou des « intrus » qu'on leur a imposés — à commencer par l'évêque d'Annecy dont on ne veut pas entendre parler (I, 19) et qui est « abhorré et méprisé du peuple » (II, 1, 3) — ils se montrent pleins de mépris, refusent d'assister à leur messe, ou d'en recevoir les sacrements (I, 17), se jouent d'eux jusqu'à l'autel⁴¹, les menacent de les pendre à l'arbre de la liberté (I, 22), leur interdisent l'entrée de l'église, les assaillent de nuit et les chassent de leur presbytère (I, 21) et même de la paroisse, comme il arriva à l'abbé Milleret (II, 1). Le fait suivant est à cet égard assez significatif de leurs dispositions : « Le jour qu'on vint à l'Abondance pour y lire le serment des prêtres, une multitude de femmes s'élancèrent contre le secrétaire, le chassèrent et le poursuivirent avec fureur,

⁴⁰ Epris des idées nouvelles, il contribue à l'élection de l'évêque constitutionnel Panisset et prête le serment. Mais le 14 avril (?) 1793, il émigre à Monthey et publie une rétractation.

⁴¹ Le curé intrus de Thônes n'ayant à l'ordinaire « presque personne à sa messe, trouva un jour à peine un clerc qui, venant au point de lui donner les burettes, commença par boire lui-même celle du vin, lui présente celle de l'eau, va ensuite porter le missel vers les grandes portes, le quitte et s'en va » (II, 1).

jusqu'au sommet d'un galetas et l'auraient massacré s'il n'eût pu disparaître » (I, 21). Ils sont disposés à tout endurer plutôt que de souffrir un compromis avec leur conscience. Ils n'hésiteront pas à venir assister à la messe en Valais et à y ravitailler leur pasteur, malgré une défense formelle et une surveillance de plus en plus rigoureuse aux frontières (II, 7, 11).

Une telle fermeté porte ses fruits : elle raffermirait les hésitants et les détourne d'un serment si impopulaire ; elle réussit même à faire revenir sur leurs pas quelques-uns de ceux qui avaient eu la faiblesse de le prêter (I, 17, 21).

Malgré tout, une telle secousse, affectant à la fois l'homme et la société, devait, par la force des choses, avoir des contrecoups dans le reste de l'Europe. Car la Révolution, en poussant ses racines dans des millions d'âmes et de par ses principes nouveaux de liberté et d'égalité, portait en elle une force de propagande qui ne devait pas tarder à se manifester par delà les frontières. Le vicaire Clément ici encore a noté quelques-unes de ces répercussions en Europe : l'envahissement, vers la fin de 1792, des trois Electorats ecclésiastiques d'Allemagne et la fuite des princes rhénans devant les troupes révolutionnaires (I, 6) ; la tentative d'assassinat du « pieux roi de Sardaigne » faite par « trois brigands gagés et habillés en capucins prétendus émigrés » (I, 13, lettre de février 1793) ; la trahison du gouverneur du Fort de la Brunette qui, en 1793, faillit livrer le Piémont à la France (I, 21) ; en 1793 encore, le massacre par le peuple de Rome d'« un grand nombre de Français qui, à l'arrivée de leur ambassadeur, avaient pris la cocarde tricolore... » (I, 11). Le sort de la petite république de Genève retient plus longuement l'attention de Clément. Depuis la réunion de la Savoie à la France en 1792, cette ville et son petit territoire se trouvaient enclavés en terre française et encerclés par les départements de l'Ain et du Mont-Blanc, sauf un petit passage sur le lac, par où elle pouvait encore communiquer avec la Suisse. La cité menacée avait obtenu un secours de Berne et de Zurich « en vertu d'un traité fait entre la république [de Genève] et les deux cantons », ce qui avait déclenché son investissement par l'armée du général Montesquiou. Or, une lettre du 29 novembre 1792, datée « du camp de l'armée bernoise » à Nyon et adressée à Clément par « un homme instruit employé dans ladite armée », l'informe que Genève est sur le point d'être annexée à la France : « déjà dix barques sont parties de Nyon pour en ramener les 1600 Zurichois et Bernois qui devaient la défendre »⁴². D'autre part, « plus des deux tiers des Genevois portent déjà le bonnet rouge et le nombre des égaliseurs est très grand... » Bien plus, le général Kellermann, commandant de l'armée des Alpes, a été chargé par la Convention nationale « de pousser l'arbre de la f... liberté aussi loin que possible, de recevoir les plaintes des individus... et même de traiter avec eux » (I, 6, lettre du 3 décembre 1792). Dès lors, les événements se précipitent : en décembre 1792, après avoir « cassé ses anciens Conseils », Genève établit provisoirement deux comités, « l'un pour les affaires civiles et l'autre pour les militaires ». Le nouveau gouvernement genevois manifeste ostensiblement ses sympathies. Kellermann est reçu en grand apparat : en son honneur on tire

⁴² Allusion au traité de Carouge du 27 octobre 1792, stipulant le retrait des troupes françaises et suisses.

« 84 coups de canon » et on lui offre « un dîner splendide dans la salle de l'ancien Conseil des 200 » (I, 11, lettre du 5 février 1793). Enfin, en février 1793, on élit une Convention nationale formée de 120 membres qui, le 25 du même mois, tient sa première séance et en présence de qui « on plantera... l'arbre de la liberté à St-Gervais » (I, 15, lettre du 28 février 1793).

Qu'allait devenir la Suisse au milieu de tout ce bouleversement ? Clément s'en préoccupe tout particulièrement. Plus que la famine et la peste (II, 9, 12), il craint, dès la fin de 1792, l'invasion étrangère et la perte de notre indépendance, et par suite la perte de la religion dans nos contrées (I, 6). Le danger pour la Suisse se fait de jour en jour plus menaçant et les craintes de Clément iront croissant. Elles sont d'ailleurs justifiées. Si, jusqu'en décembre 1792, « notre Suisse a heureusement échappé... grâce à Dieu et à la fermeté des Bernois... » qui, à cette date — une lettre adressée à Clément de l'armée bernoise l'affirme — sont « disposés à faire la plus rigoureuse résistance » à la Révolution (I, 6, lettre du 3 décembre 1792), il y a cependant des « germes d'insurrection » un peu partout. Dès 1792, le mécontentement gronde dans le pays et jusque dans les paroisses les plus reculées du Valais (I, 7) ; beaucoup, non contents de désirer ouvertement l'arrivée des Français, entretiennent des relations dangereuses avec eux (I, 5, 6, 7) ; Genève, on l'a vu, se dispose à passer à la France (I, 6) et cela constitue évidemment une menace pour le reste de la Suisse ; le désir des Français d'occuper Moutier-Grandval « combourgeois de Berne » risque de créer des embarras sérieux à la Suisse (I, 9) ; en février 1793, Berne même — comme Clément le prévoyait 2 ou 3 mois plus tôt — est sur le point de reconnaître la République française (I, 15) ; le même mois de la même année, ne parle-t-on pas d'une lettre de la Convention nationale au Corps helvétique et au souverain du Valais, demandant notre alliance et l'adhésion à leur nouvelle constitution, à défaut de quoi nous serions considérés comme leurs ennemis (I, 12). D'autre part, les troupes sont fixées dans la vallée d'Abondance et jusqu'à Châtel, c'est-à-dire à une demi-heure à peine des limites du Valais (I, 4) ; et « de la bouche même... de celui qui loge » leurs chefs, Clément apprend qu'ils ont « des vues sur notre patrie » (I, 22). En mai 1793, Philibert Simond, prêtre révolutionnaire⁴³, vient à Morzine d'abord, puis dans la vallée d'Abondance, examiner la possibilité d'y établir un camp et d'y faire passer l'artillerie par nos montagnes (II, 4, lettre du 12 mai 1793). On ne peut d'ailleurs plus mettre en doute leur dessein d'entrer en Valais si l'on en croit la lettre d'un vicaire du Chablais adressée à son curé, alors à Champéry, lettre que Clément a eue entre les mains. Cette lettre, en effet, révèle l'existence de « feuilles incendiaires » répandues à Chambéry dans une assemblée électorale de mars 1793 « sous le titre de *Tocsin du Valais* ». On ajoute même qu'on cherchait en vain « des gens des frontières » pour les faire passer dans notre canton (I, 21, lettre du 14 mars 1793). Vers la fin de 1793, enfin, la France paraît menacer le comté de Neuchâtel « comme étant sous la dépendance du roi de Prusse » (II, 7). La

⁴³ Député à la Convention nationale en 1791, il devient commissaire de la Convention en Savoie de septembre 1792 à mai 1793 et commissaire près l'armée des Alpes d'août à novembre 1793. Il périt sur l'échafaud le 13 avril 1794 en même temps que les Dantonistes.

Suisse est donc à la merci d'un incident. Bien plus, elle est déjà travaillée. « Des espions et émissaires de Satan » prennent soin de rapporter aux « clubs » de Savoie ce qui se dit dans les instructions des prêtres ou dans les sociétés privées (I, 6, 7). Des agents révolutionnaires propagent les nouvelles idées « jusque dans nos propres foyers » y répandant, comme en Savoie et ailleurs, les brochures de propagande (I, 4). En février 1793, il mentionne, par exemple, un ouvrage « qui vient de paraître » mais qui est très probablement déjà à Sion et qu'en tout cas « on va faire venir... à Monthey » : *Histoire impartiale du procès de Louis XVI*, 2 vol. 8° (I, 11). En particulier, il met en garde contre une *Adresse aux Valaisans par le sieur Grégoire*, « brochure incendiaire », à laquelle il désire fort que l'on réponde « solidement... pour affermir le peuple » (I, 22).

Le résultat de toutes ces menées subversives ne se fait pas attendre. La Suisse et même le Valais, sorti victorieux autrefois de la lutte contre le protestantisme, sont sérieusement ébranlés (I, 1). Les adeptes des idées nouvelles augmentent en nombre et en audace. Quelques-uns même s'engagent dans les rangs français, tel Jean-Maurice Rey « qui avait été relégué en Espagne » et dont le frère Pierre avait été exécuté à Sion (I, 5, 6, 11). Des révoltes même éclatent ou se préparent à Monthey, à Genève (I, 8, 9), mais surtout dans l'évêché de Bâle qui se constitue en république « sous le nom de Rauracie », obligeant l'évêque à se retirer à Constance (I, 9, lettre du 8 janvier 1793). Plusieurs cantons, Zurich en particulier, ont reconnu la République française (I, 15, lettre du 28 février 1793). En un mot, l'édifice national est sérieusement lézardé et commence même à s'effriter. Cette pauvre Suisse si désunie et si fortement contaminée doit, on le devine, faire souffrir le pauvre vicaire dans son amour patriotique.

En possession de tant de renseignements divers sur la Révolution, le vicaire Clément essaie de s'en faire une opinion.

Avec perspicacité, il décèle les intentions, les mobiles qui l'inspirent. Il les résume en quatre points : « une ambition insatiable, voler et piller le sacré et le profane, abolir la religion catholique, enfin le détronement et la destruction des puissances » (I, 15, lettre du 28 février 1793). On remarque que l'accent est mis fortement sur l'aspect négatif de l'œuvre révolutionnaire. D'autre part, le jugement qu'il porte sur elle est avant tout celui d'un prêtre instruit, mais qui apprécie tout en fonction du surnaturel. Convaincu du danger des idées nouvelles pour les âmes, il les dénonce comme une véritable « hérésie moderne », « la plus terrible et la plus abominable de toutes » (I, 4 ; II, 22). Fruit de l'irrégion et d'un philosophisme sectaire (I, 1), la Révolution lui apparaît, en effet, comme une œuvre démoniaque, comme un immense effort de l'enfer pour détruire le christianisme et jusqu'à son ombre, et même pour anéantir la foi dans les âmes (I, 26). Bien plus, c'est à Dieu lui-même qu'elle veut s'en prendre (I, 5). C'est pourquoi le XVIII^e siècle « qui ose se dire celui des lumières, tandis que les apôtres de l'irrégion ont perdu non seulement les lumières de la foi, mais encore celles de la raison avec tout sentiment d'humanité » (II, 7), lui apparaît comme « le plus affreux de tous les siècles » (II, 9). C'est pourquoi aussi il est dans l'attente du châtement qui doit être la rançon d'un tel crime. Ce châtement, la Révolution l'engendre

d'elle-même. Dieu, « en l'abandonnant à son aveuglement » (I, 1), la condamne pour ainsi dire aux dérèglements politiques et moraux constatés plus haut — « horrible barbarie et licence des mœurs » (I, 2 ; III, 4) — car un siècle d'anarchie religieuse est toujours un siècle de corruption morale et une période de confusion politique. Et c'est bien sous cet aspect d'une punition pour le mépris et l'abus de la religion, les désordres et les iniquités des hommes et des nations que Clément envisage les malheurs apportés par la Révolution (I, 1, 3, 5, 6, 15 ; II, 7, 11, 21), effets terribles et visibles de la colère divine. Dans sa connaissance des Ecritures, il veut en outre y voir l'accomplissement de certains textes sacrés. Le chapitre XVII de l'*Apocalypse*, par exemple, est pour lui « la description des mœurs » et des « abominations de la Babylone française moderne » ; le commentaire de Jansénius du ch. 24 de St-Matthieu est à ses yeux un autre tableau de la situation de l'Europe révolutionnaire (I, 6, 7) !

Sa foi vivace lui fait cependant dépasser ce stade et compter sur l'intervention divine. Il sait que Dieu peut tirer le bien du mal (II, 22). Ainsi voit-il dans tout ce bouleversement qui met à l'épreuve les bons eux-mêmes l'occasion d'un renouveau chrétien (I, 2) : « le déluge des plus détestables ouvrages... enfantés (par) la fausse philosophie » engendre un antidote précieux : « un grand nombre de très excellents ouvrages » (I, 4 ; II, 22 ; III, 4) et le sang des « nouveaux martyrs » de la foi sera comme autrefois « une... semence de christianisme ou du moins un puissant renfort contre le relâchement et la foi chancelante d'un très grand nombre » (I, 2). Du reste, dans ce conflit où les forces du bien et du mal s'affrontent, il sait « que le bras du Tout-Puissant doit finalement l'emporter » (I, 2) et cette perspective, même lointaine, lui donne le courage de lutter avec fermeté et constance.

En attendant cette victoire, la situation présente, surtout religieuse, le fait souffrir profondément (I, 7 ; II, 2). Son expérience de l'Ecriture sainte qui montre la façon dont Dieu a puni « les crimes et désordres » (I, 5), lui permet, sinon de prévoir les conséquences de tels faits, du moins de pressentir l'imminence du châtement. Que de maux, en effet, la Révolution n'entraîne-t-elle pas avec elle : maux physiques et misères morales ! Clément en est profondément affecté (II, 7, 12). L'homme en lui s'apitoie sur les fléaux qui frappent le corps : peste, famine..., ou la société : brigandage, « chaos affreux », comparable au déluge (II, 21 ; voir aussi I, 9 ; II, 9, 12...). L'intellectuel, tout en se réjouissant des publications que la nouvelle hérésie a fait naître, regrette profondément la destruction par les Jacobins de nombre de presses et de bons ouvrages et la perte de documents d'archives (I, 4 ; II, 10, 22 ; III, 4). Le prêtre enfin déplore l'« étrange désorganisation morale » (II, 21), la diminution alarmante de la foi d'un grand nombre de chrétiens à qui il ne reste guère « que l'ombre et l'écorce... de la religion » (I, 5) et l'apostasie de fait presque universelle. L'avenir immédiat lui paraît chargé de menaces (II, 26) : il craint fort pour la nouvelle génération et même pour l'avenir de l'Eglise et de la religion en Occident. Cette dernière idée semble lui tenir à cœur : il y revient à plusieurs reprises (I, 1, 6, 8 ; II, 7, 35, 37), en particulier en 1792, en des termes que j'ai déjà rapportés en parlant de son pessimisme (I, 6), et de nouveau en 1809, au moment où Napoléon met en péril la paix et jusqu'à l'existence de l'Eglise (II, 35).

C'est pour les soustraire à tous ces maux et sauver ce qui est encore sain que, tel un prophète de l'Ancien Testament, il fulmine contre l'erreur et invite les gens vertueux à fuir l'infamie, à secouer la poussière de leurs pieds et à aller porter ailleurs leurs vertus et leur zèle (I, 1 ; II, 8). Nous aurons l'occasion de voir plus loin comment il s'est occupé très particulièrement de ces émigrés. Mais toujours il reste très ouvert sur le monde et suit attentivement les événements, tour à tour dans la joie ou l'affliction, suivant les fluctuations de la lutte entre le bien et le mal.

Mais son ardeur apostolique comme aussi son tempérament actif l'empêchent de se limiter à ce rôle de témoin passif. Par la parole et par l'action, il mène le bon combat. Il est persuadé qu'après la prière qui doit nous obtenir l'assistance divine, « rien n'est plus capable... de faire revenir nos peuples égarés et aveuglés sur les prétendus avantages de la nouvelle constitution française que d'être solidement et authentiquement instruits des maux et misères » qu'entraîne inexorablement la Révolution (I, 9). C'est pourquoi il multiplie les efforts pour « dessiller les yeux du peuple » et pour prévenir et instruire ses compatriotes. Il leur fait voir les maux qui menacent leurs intérêts, tant matériels que spirituels ; il les presse de sortir de l'« assoupissement léthargique, l'indolence honteuse et la fausse sécurité » où ils s'endorment (I, 15). Il leur prodigue les conseils que son expérience et son savoir lui suggèrent : conseils de prudence commandée par la présence de troupes aux portes du Valais ; exhortation à l'union des forces et des cœurs ; mise en garde contre les accommodements par lesquels les émissaires de la Révolution cherchent à se faire des adeptes (I, 5) ; encouragement à quitter patrie et biens pour garder sa foi intacte (I, 1). En un mot, il prêche *opportune, importune*, en privé et en public, au grand risque de se voir dénoncer auprès des troupes ou des clubs de Savoie (I, 6, 7).

Cependant, pour calmer les esprits, apaiser les mécontents, les paroles sont de peu de poids ; le vicaire Clément le sait bien. Aussi sa charité se fait-elle plus active, plus concrète encore. Il suggère aux autorités de prendre des mesures effectives pour soulager le peuple, l'aider efficacement et l'encourager à rester fidèle : suppression momentanée ou diminution des redevances ; « récompense engageante » ou promesse d'un gain réel pour tous ceux qui se distingueraient de quelque façon dans la défense contre l'ennemi (I, 6) ; interdiction d'entrée en Valais de certains écrits dangereux (I, 11). Lui-même, persuadé de l'importance des bons ouvrages, répand, dans la mesure où le lui permettent ses ressources financières, « ces antidotes précieux » de l'erreur. C'est le moyen qui lui paraît le meilleur, dans les circonstances créées par la Révolution, pour « prémunir contre les dangers du schisme et de l'hérésie », pour raffermir les esprits dans la saine doctrine et soutenir les hésitants et les faibles (I, 4, 11). C'est dans la même intention qu'il prie son correspondant de répondre à des brochures révolutionnaires pernicieuses, dans le genre de l'*Adresse aux Valaisans* du sieur Grégoire (I, 22).

Dans son zèle apostolique, il n'a garde d'oublier cependant que tous nos efforts sont vains s'ils n'ont l'appui de Dieu. C'est pourquoi souvent il recommande la prière, arme par excellence des chrétiens contre les tentatives de l'enfer et de ses suppôts (I, 2, 6).

Tant d'ardeur apostolique devait lui attirer plus d'un ennui et plus d'un ennemi aussi. Sa vie même est en danger, particulièrement dans les derniers mois de l'année 1792 où, de son propre aveu, il ne se passe pas de semaine que plusieurs ne lui prédissent qu'en cas d'invasion française, il doit en être « une des premières victimes » (I, 7). Mais cela n'est pas fait pour ralentir son ardeur ni décourager son dévouement, au contraire peut-être, et nous allons voir, pour terminer cette étude, qu'il est un domaine où il va déployer et exercer sa charité avec un empressement et un dynamisme particulier : en faveur des émigrés.

3. Le témoin de l'émigration

La correspondance avec de Rivaz est assez riche à ce sujet ; renseignements épars et certes très incomplets qui ne permettent pas une étude exhaustive de la question, même pour le secteur de la vallée d'Illiez. Ils ont du moins le mérite d'être de première main, de signaler la part prise par la Suisse et plus particulièrement le Valais dans l'aide apportée aux émigrés — ce qu'un livre pourtant bien documenté de l'époque (1794), *Histoire du clergé de France pendant la Révolution*, de l'abbé Barruel, laisse complètement dans l'ombre, au grand déplaisir de l'abbé Clément, qui prie alors de Rivaz de combler cette lacune (II, 16). Mérite aussi, à l'actif de Clément, de nous faire en quelque sorte toucher du doigt les problèmes immédiats qui s'y rapportent : les difficultés de l'exode ou du séjour en Suisse, par exemple. Par ailleurs, la nature impressionnable de l'abbé Clément se laisse facilement attendrir sur le sort de ces infortunées victimes de l'impiété et du fanatisme anti-religieux (I, 2) et par contre-coup réussit souvent à nous faire sympathiser avec lui.

Comme il ne voit dans la Révolution qu'une immense entreprise de l'enfer dirigée contre l'Eglise et l'esprit du Christ, il explique l'émigration française par les seules causes religieuses : le désir des chrétiens sincères de préserver leur propre vie menacée du fait de leurs convictions religieuses, c'est-à-dire en définitive la volonté de conserver les croyances religieuses de leurs pères. C'est pourquoi les victimes qu'il mentionne sont surtout et presque exclusivement des prêtres, des religieux ou des religieuses qui lui apparaissent comme d'héroïques « défenseurs de la foi », comme de « nouveaux martyrs », lointains successeurs des chrétiens des premiers siècles du christianisme (I, 2).

Pour plus de clarté, il faut ici distinguer plusieurs points que touchent les lettres de Clément.

Et tout d'abord la région d'où proviennent ces émigrés. Quelques-uns sont ressortissants du diocèse du Puy, en Haute-Loire : ainsi sept prêtres, en novembre 1792, trouvent refuge en Valais (I, 4, 5) ; d'autres viennent de Lyon : les religieuses visitandines, par exemple, qui gagnent l'Italie plutôt que de passer dans la Savoie peu sûre (II, 1) ; d'autres encore du diocèse d'Autun, tel M. Pinot, vicaire général dudit diocèse et prévôt de sa collégiale (I, 2). La plupart cependant sont de proches voisins du Chablais ou du Faucigny, c'est-à-dire de la Haute-Savoie et du diocèse d'Annecy. Outre le grand

vicaire lui-même, François-Marie Bigex ⁴⁴, il cite entre autres « un prêtre des plus édifiants », l'abbé Jean-François Blanc, curé de la Clusaz ⁴⁵, son frère, l'abbé Pierre Blanc ⁴⁶, vicaire « près de Genève » (à St-Cergues) (II, 4) ainsi que leur oncle, l'abbé Pierre-Joseph Blanc, chanoine de Sallanches (II, 4, 7) ; un autre Pierre-Joseph Blanc, archiprêtre de Samoëns « très respectable... et très ferme » dans son attachement à l'Eglise ; trois prêtres de Cluses, dans la vallée de l'Arve, et évidemment nombre de prêtres de la vallée d'Abondance : Marie-François Testu, curé de la Chapelle, ainsi que son vicaire, et les vicaires d'Abondance, de Châtel, de Montriond près de Morzine..., tous prêtres zélés et inébranlables dans la foi (I, 14, 16, 17, 20, 21 ; II, 3, 7).

C'est donc toute la France qui est atteinte par la persécution et jusque dans ses coins les plus reculés. De partout on cherche le salut dans la fuite. Où pensent-ils le trouver ? Dans quel pays cherchent-ils un asile, un havre sûr pour être à l'abri de la tempête ? Si Clément mentionne les Pays-Bas ou l'Angleterre où le célèbre jésuite Barruel, par exemple, est réfugié et où il écrit entre autres *l'Histoire du clergé de France pendant la Révolution* (I, 5 ; II, 16), ce n'est qu'incidemment et par voie indirecte : une lettre adressée à un prêtre émigré en Suisse...

Pour beaucoup de ceux que Clément a vus passer, la Suisse n'est qu'une simple étape en direction soit de l'Italie, du Piémont surtout, soit de différentes localités valaisannes. Après une courte halte, — chez Clément, par exemple, qui est heureux de les héberger un jour ou deux, éprouvant « un véritable chagrin » de ne pouvoir, faute de place, en garder à demeure chez lui (I, 2, 5) — ils reprennent le bâton de pèlerin. Malgré les dissuasions de leur évêque, lui-même réfugié à Turin (I, 22), plusieurs, après « une première retraite » à l'abbaye de St-Maurice (I, 13), s'acheminent donc vers l'Italie par le St-Bernard. On imagine les difficultés et les dangers d'une telle traversée, surtout en mars ou avril, sans compter que ce voyage de quelques jours engloutit ce qui aurait suffi à leur entretien pendant deux mois en Suisse (I, 22). Aussi plusieurs sont-ils fort désireux de pouvoir se fixer dans le diocèse de Sion. Ils se répartissent donc entre différentes localités : à Muraz chez le curé ; à Vionnaz chez le curé ou chez le major Dufour ; à Torgon (les curés de Châtel et de La Chapelle) ; à l'abbaye de St-Maurice ; quelques-uns même pénètrent « jusqu'en Conches » au plus grand plaisir et étonnement à la fois de l'abbé Clément (I, 2, 4, 5, 20). D'autres enfin souhaitent ardemment séjourner dans la vallée d'Illiez pour être plus près de leurs ouailles. C'est ainsi que

⁴⁴ Dès 1783, vicaire général de Mgr Joseph-Marie Paget, évêque de Genève, mais résidant à Annecy, il gagna Lausanne, puis Liddes, lorsque la position ne fut plus tenable à Annecy. C'est de Liddes qu'il gouverne, avec une prudence consommée, d'accord avec les autres vicaires généraux de Thiollaz et Besson et sous la direction de l'évêque. Le 23 novembre 1817, il deviendra évêque de Pignerol et le 18 juillet 1824 archevêque de Chambéry. Il mourra le 19 février 1827.

Mgr Bigex a publié de nombreux écrits d'édification, entre autres les *Etrennes religieuses*.

⁴⁵ Caché à Abondance en octobre 1793, puis à Val-d'Illiez, il revient en Savoie en juillet 1794 et à La Clusaz en décembre de la même année. Dès lors, il ne cesse plus de résider dans la paroisse et d'y remplir plus ou moins ostensiblement les fonctions du culte.

⁴⁶ Retiré à Val-d'Illiez depuis le carême 1793 (II, 4), il en repart au mois d'août de la même année (II, 7). Voir aussi Tamini et Délèze, *op. cit.*, p. 189.

deux prêtres logent chez le prieur de Val-d'Illiez, un chez le surveillant (ou doyen) de Troistorrents et qu'en mars 1793, « pour le moins 30 » sont installés tant bien que mal dans différentes maisons de Champéry où Clément monte tout exprès pour leur rendre visite et les réconforter, tant au physique qu'au moral (I, 17). On devine, en effet, que leur exode ne fut pas de tout repos. A travers mille dangers, il leur faut échapper à la fureur de leurs persécuteurs (I, 2), quitter précipitamment leur logis ou le lieu de leur retraite, gagner les frontières et passer la montagne qui les sépare de la Suisse, toutes choses vite énumérées, mais difficiles à souhait et dont chacune constitue parfois un exploit. Qu'on en juge plutôt. Traqués partout, ils quittent les êtres qui leur sont chers et en sont réduits à se cacher dans les bois (II, 13), heureux encore s'ils sortent indemnes de cette chasse à l'homme. Car beaucoup sont appréhendés et emprisonnés. Tel prêtre — M. Blanc archiprêtre de Samoëns cité plus haut et qui figure sur la liste noire des révolutionnaires — échappe de justesse à l'arrestation. Traîtreusement invité à dîner chez « un chanoine de ses confrères » qui ambitionnait sa place, il eût été saisi et conduit à Chambéry sans l'avis charitable d'un de ses paroissiens. Il n'eut que le temps de partir (I, 14).

La traversée de la frontière devait être particulièrement périlleuse. Ils la franchissent d'ordinaire « du côté de Samoëns », donc par le col de Coux (ou de Queux) qui est à plus de 1900 m. d'altitude⁴⁷. Pour les personnes âgées ou infirmes — Clément cite entre autres de vieux prêtres de 78 et 80 ans — c'est tout de même une « rude montagne » et la passer devait constituer une véritable prouesse, surtout si l'on pense que souvent cette ascension devait se faire de nuit et quelle que fût la saison et parfois par bien mauvais temps ou à la faveur de ce mauvais temps. Qu'on soit en outre tant soit peu chargé — ainsi le curé de Morzine qui se propose de venir à Champéry « avec tout son ménage » — ou qu'un accident survienne en chemin, et le tableau se corse encore (I, 2, 14, 17, 18, 19 ; II, 2). Pour tous donc cette traversée occasionne bien des fatigues. « Il y en a qui ont failli d'y périr, nous dit Clément, qui enfonçaient dans la neige... jusqu'au ventre ; on en a amené avec des traîneaux, comme font les Lapons ; d'autres ont été portés sur les charitables épaules de leurs paroissiens désolés... » (I, 17). Aussi quelques-uns arrivent-ils très affaiblis et durement éprouvés par le voyage au point d'être sérieusement en danger et de ne plus supporter une nourriture ordinaire (I, 17, 18). En mars 1793, on enterra à Champéry un curé savoyard des environs de Samoëns mort des suites de la traversée des montagnes (I, 19)⁴⁸. Aux fatigues inévitables de leur odyssée, il faut ajouter le souci constant d'échapper à la surveillance parfois rigoureuse des frontières, car, vers la fin de 1793, défense a été portée non seulement d'émigrer, mais même d'assister à la messe en Valais (II, 7, 11). Et gare aux malheureuses victimes qui se font prendre ! Leur vie même est

⁴⁷ Pour se rendre de la Haute-Savoie à Champéry, on peut passer soit par Morzine et le col de Coux (1924 m.), soit par Sixt et le col de Sageroux (2413 m.), soit enfin par Samoëns et le col de la Golèse (1670 m.). Cf. Aug. Michaud, *Monographie de la commune de Champéry*, 1907, p. 3.

⁴⁸ Il s'agit, selon Tamini et Délèze, *op. cit.*, p. 189, de l'abbé François Bouvet de La Forclaz, curé de Morillon.

en danger. Quelques-uns, il est vrai, usant de stratagèmes et d'ingéniosité, se tirent heureusement d'affaire. M. Bigex, par exemple, qui eut « la précaution de changer d'habit et de nom pour demander son passeport » et qui, à la réflexion des douaniers : « Ah ! si nous pouvions attraper M. Bigex », eut cette jolie réponse digne de son contemporain le P. Chaminade ou de saint Athanase : « Vous feriez bien, mais je crois qu'il passera dans peu, veillez-y bien » (I, 17). D'autres fois, le dénouement est plus tragique. Ainsi le régent de Taninges est assassiné par son propre conducteur, alors qu'il passe en Valais (II, 4).

Malgré tant de risques et d'aventures, les émigrés affluent sans cesse : rien ne les arrête. Clément en a compté plus de 70 en une journée au mois de septembre 1792 ; en avril 1793, il parle de « troupes » de religieux de différents ordres : capucins, barnabites, bénédictins... (I, 2 ; II, 2). Ainsi c'est surtout durant les années 1792 et 1793 que l'émigration fut la plus intense. Il ne s'agit ici, évidemment, que de ceux qui passent par Champéry. Pour la Suisse entière, Clément les évalue à « peut-être environ 5 à 600 prêtres » (I, 5).

Que vont-ils devenir une fois dans notre pays ? Arrivés à bon port, ils ne sont pas pour autant au bout de leurs peines. De nouveaux soucis vont surgir. Il y a d'abord la situation matérielle à assurer. Ce n'est pas toujours chose aisée. Beaucoup de ces pauvres fugitifs, partis parfois à la hâte, sont dénués de tout. Le problème le plus urgent est d'assurer leur entretien. Grosse affaire en ces temps troublés, surtout pour la Suisse qui est bien loin à cette époque d'avoir songé à assurer son propre ravitaillement. Du reste, l'eût-elle voulu, la rapidité des événements l'en aurait rendue bien incapable. Aussi, le brave abbé Clément, devant le désir de plusieurs émigrés de séjourner quelque temps dans notre diocèse, se demande avec anxiété, reprenant à son compte les paroles du Christ s'adressant à Philippe, *Unde ememus panes, ut manducent hi ?* Il calcule, en effet, que pour les 5 à 600 prêtres étrangers résidant en Suisse, il faut un supplément d'au moins cinq quintaux de blé par jour. On voit le contrecoup pour l'économie de notre « étroite patrie » : le renchérissement sensible des denrées et la menace de la famine (I, 2, 5 ; II, 7, 9).

Devant de telles conjonctures, quelques prêtres savoyards expriment le désir profond de s'établir dans le val d'Illicz, pour être à proximité de leurs paroissiens et bénéficier ainsi de leur générosité. Car plusieurs sont tout à fait disposés à « leur y apporter les denrées nécessaires » ou de l'argent ou d'autres marchandises, malgré le très grave danger qu'une telle démarche représente pour eux (I, 17 ; II, 19). Rien d'étonnant si, dans ces conditions matérielles précaires, la maladie vient quelquefois ajouter son poids de souffrances à leur dure épreuve.

Une autre question épineuse : celle du logement. Quelques-uns sans doute en trouvent un assez confortable chez un curé de la région ou chez des gens fortunés et haut placés, comme le major Dufour à Vionnaz, par exemple (I, 4). Mais combien d'autres hésitent à faire le pas décisif qui les délivrerait du danger de prêter le serment parce qu'ils ne savent où aller ; combien aussi en sont réduits à demeurer « ensemble, dans une chétive maison

de pauvre paysan, obligés... de faire eux-mêmes leur cuisine » (I, 4, 15). A plusieurs reprises, Clément exprime son chagrin de n'être pas en mesure, vu l'étroitesse de son logis, de garder même un ou deux de ces malheureux. Aussi quelle joie pour lui d'apprendre que l'un ou l'autre trouve encore refuge dans quelque recoin de la vallée de Conches (I, 5) ! Malgré tout, plus nombreux sont ceux qui, par la force des choses, doivent chercher asile au-delà de nos frontières.

A ces épreuves qu'ils supportent avec une gaîté toute chrétienne et qui suffirait à prouver leur bonne cause (I, 2) viennent encore s'ajouter les soucis d'ordre moral. On comprend, par exemple, quelle doit être leur anxiété à la pensée des alarmes et des angoisses qu'ils imposent, bien involontairement, aux êtres chers qu'ils ont laissés au pays. Pour les prêtres, en particulier, le grand tourment c'est d'être séparés de leurs paroissiens et de les savoir sans défense contre les loups ravisseurs. C'est pourquoi — outre le motif matériel indiqué plus haut — quelques prêtres savoyards désirent si fort fixer leur résidence dans le val d'Illeiez. Ils sont ainsi à même de « fortifier, raffermir et entretenir la foi de leurs paroissiens » (I, 17). Mais pour une vingtaine peut-être qui jouissent de cette faveur, combien de centaines d'autres qui en sont privés ! Aussi on comprend leur hésitation et leur perplexité lorsque des messagers venus de France viennent jusqu'à Champéry les inviter à « rentrer sans crainte dans leurs postes respectifs », les assurant de surcroît « qu'on venait de différer la prestation du serment... et que d'ailleurs... chacun sera libre d'apposer audit serment toutes les restrictions qu'il voudra ». Malgré les pressants avis de prêtres expérimentés — M. Blanc, l'archiprêtre de Samoëns, par exemple, — pour les en dissuader, plus d'un prêtre faible et peu circonspect se laisse prendre au piège et, ajoutant foi à ces promesses captieuses et flatteuses, reviennent sur leurs pas « en pleurant », nous dit Clément, comme s'ils pressentaient confusément ce que ces promesses contenaient de fallacieux et d'illusoire (I, 14).

Telle est dans ses grandes lignes la situation des émigrés en Suisse, ou plus exactement, telle elle apparaît au vicaire Clément.

Une telle détresse devait naturellement susciter plus et mieux qu'un simple mouvement d'admiration : des œuvres de vraie charité chrétienne. Charité toute spontanée du reste, car évidemment pas trace à l'époque d'organisation de secours comparable à ce que nous voyons de nos jours dans des cas semblables. Charité toute surnaturelle aussi, qui se traduisait, alors comme aujourd'hui, par une prière plus fervente ; charité concrète enfin d'un accueil chrétien et fraternel qui déjà à l'époque devait faire de la Suisse un havre sûr et hospitalier. Ce qui fait plaisir à Clément, c'est de voir « parmi tant de sujets d'affliction » « la conduite édifiante » et la belle leçon de fraternité donnée par la nation anglaise pourtant « séparée de l'Eglise et ennemie déclarée de Rome ». Non contente en effet d'organiser une collecte qui rapporte à fin 1792 plus de 40 000 livres sterling, c'est-à-dire près de 40 000 louis de l'époque, elle reçoit à bras ouverts les prêtres français persécutés, leur offrant même « 14 églises... pour le libre exercice de leur culte... et des musiciens pour chanter leurs messes et vêpres » (I, 6, 8, lettre de décembre 1792). Même hospitalité et prévenance de la part du « pieux roi de Sardaigne » qui

prend soin de notifier « à tous les prêtres de ses Etats de Savoie » qu'« ils seront tous regus [en Piémont], habillés et entretenus, assignant, [en outre], à chacun 24 sols par jour » (I, 13, lettre de février 1793).

De son côté, dans son humble rayon d'action, l'abbé Clément se montre très zélé pour la cause des émigrés. Il y donne la pleine mesure de sa charité sacerdotale autant que de ses qualités naturelles de cœur. Bien naturellement il s'intéresse spécialement au sort de ses « plus proches voisins, tant du Chablais que du Faucigny » (I, 17). Il les accueille en son logis, leur offre sa table, sa chambre pour quelques jours, en attendant qu'ils aient trouvé mieux. Entre temps, il ne reste pas inactif. Il rend visite à ceux qui logent dans la vallée, leur montre sa profonde sympathie pour leurs infortunes, les tranquillise, s'intéresse à tout ce qui les touche, leur rend tous les services en son pouvoir. C'est ainsi par exemple qu'il leur prête ses livres et met en quelque sorte sa bibliothèque à leur disposition. En 1802, il pourra assurer son ami, non sans quelque fierté : « Sans exagération... pendant tout le cours de cette Révolution française, j'ai prêté non loin de 300 volumes aux pauvres... émigrés... sans autre intérêt que le plaisir de leur procurer ce petit soulagement dans leur triste exil, comme j'aurais désiré qu'on me fit à leur place » (I, 5, 6, 17 ; II, 22). Bien plus, il intervient en leur faveur auprès des autorités soit civiles soit ecclésiastiques. Plus d'une fois il se rend auprès du seigneur gouverneur de Monthey « recommander » les « pauvres émigrés savoyards » et solliciter pour eux une résidence en Valais (I, 15, 17). D'autres fois, il prie son ami de Rivaz d'intercéder à cet effet auprès de « nos gracieux Souverains ». Pour les déterminer à acquiescer à sa requête, il sait trouver les arguments convainquants : il fait remarquer en effet « qu'outre le mérite d'exercer la charité, cette bonne œuvre pourrait bien nous obtenir de Dieu la paix » et que du reste « ils seront très peu à charge à notre patrie » étant donné qu'ils « recevront... de leurs paroissiens presque toutes les denrées » (I, 17, 18). Une autre fois, pour justifier l'hospitalité offerte à une colonie de trappistes, il remarque avec une pointe de malice que « ces gens ne mangent pas autant que nous » (I, 21). A plusieurs reprises aussi, il a recours à de Rivaz pour obtenir de l'évêque quelque faveur pour ses protégés : une retraite dans une paroisse du Valais (I, 15) ; « un celebret commun » pour les prêtres savoyards qui sont à Champéry et dont presque tous sont connus de lui (I, 17) ; la juridiction pour une vingtaine de prêtres savoyards (« pour entre eux seulement »), c'est-à-dire « la permission et liberté de s'entendre en confession et absoudre réciproquement » (I, 18) ; « la juridiction pour le sacré tribunal » en faveur des abbés J. F. et Pierre Blanc, mais applicable cette fois aux fidèles, aussi bien les paroissiens de Val-d'Illicz que leurs compatriotes (II, 4, 7). Ces démarches sont faites avec un désintéressement total. Au reste, pour qu'on ne les prenne point pour de banales formalités ou une simple bienveillance philanthropique, il prend soin d'ajouter, et ses paroles ont une résonance tout évangélique : « Quoique cela ne me regarde pas, je tiendrai fait à moi-même ce que Monseigneur voudra bien leur accorder ; et nous prierons tous ensemble pour sa conservation » (I, 17). Il est bien dans la ligne de l'Evangile aussi l'intérêt tout particulier qu'il manifeste aux malades et aux vieillards. En vrai prêtre du Seigneur, il a pour eux des attentions spéciales. Il multiplie ses visites jusqu'à Champéry, leur procure les remèdes nécessaires ou leur obtient de l'évê-

que les dispenses du jeûne de carême que nécessite leur état (I, 17, 18). En un mot, il se dépense, sans compter ni son temps ni sa peine.

Malgré tant de dévouement, que de maux et de misères il est impuissant à soulager ! Que de ruines physiques et morales il ne pourra relever ! Que d'abus il ne peut empêcher ! Car l'émigration, triste suite d'une secousse profonde de la société et de la persécution surtout religieuse, est souvent elle-même génératrice de désordres et de souffrances. Sans compter la détresse de certains riches seigneurs français contraints de « vendre leurs équipages, leurs voitures, chevaux, montres... », en un mot tous leurs biens et qui, désespérés, se noient ou se brûlent la cervelle (I, 5, lettre de novembre 1792), il suffit d'évoquer ici les repréailles que l'on exerce sur les biens des émigrés vendus à vil prix, et surtout les sévices que « les patriotes enragés » font subir à des êtres chers restés au pays, des parents vieux ou infirmes ou malades (I, 5, 14 ; II, 13). C'est là le lot de toutes les persécutions. Mais il y a plus. Il y a les conséquences spirituelles qui atteignent les âmes : la privation de la sainte messe, la nomination d'intrus dans les paroisses et le désarroi qui en résulte dans les âmes des fidèles... (I, 2, 9). A la faveur de la confusion générale, des abus s'introduisent çà et là : administration du sacrement de pénitence « sans permission légale », c'est-à-dire sans les lettres de juridiction de l'évêque du lieu, en l'occurrence celui de Sion (I, 18) ; une grande « bigarrure dans la messe », du fait que les prêtres étrangers ne se conforment pas aux rubriques en vigueur dans le diocèse où ils se trouvent (II, 10) ; ou même célébration des saints mystères, et cela « sans nécessité », sur la même table où l'on buvait et mangeait et jouait tout le jour (II, 3) ; scandales enfin (*contra sextum praeceptum*) d'autant plus affligeants qu'ils sont publics et proviennent de personnes ecclésiastiques (II, 9).

Ce ne sont là, faut-il le dire, qu'exceptionnels écarts et Clément se plaît à relever en général le zèle surnaturel et la fermeté édifiante de ces prêtres que l'épreuve, l'exil accepté généreusement pour la défense de la foi, attache plus solidement à l'Eglise (I, 17).

Quoi qu'il en soit, le problème de l'émigration en Valais, vu dans le miroir des lettres de Clément, ne manque pas d'intérêt. Puisse-t-il devenir l'objet d'une étude systématique.

Au terme de cette étude, consacrée à l'analyse des lettres du vicaire Clément au chanoine de Rivaz, il reste à formuler un autre vœu : celui qu'un jour on entreprenne une biographie complète de la personnalité si attachante et si riche du vicaire de Val-d'Illiez. Ce serait justice et grand profit pour nous.